ISSN
0181-7671

CPED

[BU]LLETIN DU CENTRE PROTESTANT [D']ETUDES ET DE DOCUMENTATION

[N]° 277 C.R. 1-83 à 53-83

[A] travers les livres :
Eglises - Histoire - Œcuménisme
Conflits interpersonnels et internationaux

[F]EUILLES VERTES : La Révocation de l'Edit de Nantes. Vers une commémoration actualisante. (suite)

[J]ANVIER 1983 Ce numéro : **15** F



APPEL FINANCIER EXCEPTIONNEL ET SOUSCRIPTION

1985 sera l'année du troisième centenaire de la Révocation d l'Edit de Nantes.

Dans cette perspective le C.P.E.D. a publié dans les feuille vertes des Bulletins de décembre 82 et janvier 83 des étude de E. Labrousse, D. Vatinel, R. Zuber apportant des élément d'information historique et de réflexion sur le thème : **obéissanc** au Dieu de Jésus-Christ et conduites de **liberté** face aux idéologie et aux pouvoirs.

Ces deux suppléments seront ensuite rassemblés en une br chure d'une soixantaine de pages : mais ceci représente un su plément de dépenses non budgété d'environ 10.000 F.

Nous vous demandons donc de bien vouloir participer à c effort exceptionnel, soit sous la forme d'un don, soit sous forme d'une souscription à un ou plusieurs exemplaires (prix d l'exemplaire : 25 F).

— —

A renvoyer au C.P.E.D. 8, Villa du Parc Montsouris - 75014 Par

Je soussigné

envoie au C.P.E.D. — C.C.P. 1384 04 V Paris

un chèque de

représentant — un don

— une souscription à exemplaires

la brochure de commémoration du Troisième centenaire de Révocation de l'Edit de Nantes.

Nouvelles du Centre

Avec ce numéro de janvier, voici les traditionnels résultats financiers : l'année 1982.

Les recettes du Bulletin se sont élevées à 80.765 F, soit 6.805 F de oins qu'en 1981 (7,7 %) se décomposant en :

— renouvellement d'abonnements : *59.490 F (avec une augmentation de près de 20 %) ;*
— nouveaux abonnements : *4.030 F contre 5.775 F (fléchissement assez net) ;*
— participation aux frais d'impression : *2.185 F contre 1.935 F ;*
— soutien : *14.560 F contre 24.180 F ;*
— publicité : *500 F contre 1.585 F.*

Les dépenses d'impression se sont élevées à 83.400 F (pour un total 432 pages blanches (514 comptes rendus de livres), 35 pages vertes (en ois fascicules et aussi 28 pages roses) soit un déficit de 2.635 F) quant : mouvement des abonnés, nous avons enregistré 104 suppressions et abonnements nouveaux, soit au total 1.100 abonnés.

De nouveau nous sommes obligés de " rectifier " nos tarifs : en vous ppelant quand même qu'ils pourraient être maintenus ou... baissés si nombre des abonnés augmentait (utiliser les pages 3 et 4 de couverre !)

Si par hasard l'un ou l'autre d'entre vous se découvrait une vocation " chef du service diffusion-publicité " !...

A part cela, une erreur de date de notre prochaine A.G. s'est glissée ns les feuilles vertes de décembre : c'est bien le 5 mars 1983 *à Monturis. Ce sera sans doute au moment de notre déménagement à Vaugirard. uand tout sera (heureusement) terminé, nous ne manquerons pas de vous viter dans nos nouveaux locaux !*

Enfin, à l'occasion de l'année Luther, *vous trouverez en page 44 une te des livres et articles de revues disponibles à notre bibliothèque.*

SOMMAIRE

A travers les Livres...

Bible - Théologie

Pierre CRAPON DE CAPRONA. 1-

RUTH LA MOABITE.

Genève, *Labor et Fides,* Coll. « Essais bibliques n° 3 », 1982, 138 pages

Etrange !

Disons d'abord le séduisant. Une très belle traduction (?) du livre Ruth. A partir de cette traduction un commentaire tout à fait original Ruth la libre, noble, accomplie, la nomade dans sa superbe.

Une traduction qui prend pour critère scientifique les rythmes, non ceux inscrits dans la massore, ce sont des interprétations, mais les rythn primitifs.

Une savante étude linguistique expliquant les mots difficiles par étonnante connaissance des langues.

Ceci dit, d'autres savants se demandent s'il est légitime d'expliquer mots d'un texte par des étymologies. Est-on sûr que le sens soit dans l'a quité ? Les mots ne se chargent-ils pas de sens dans une époque ? Peut rapprocher sans risque l'hébreu, du grec, du latin voire du mélanésien ?

Quelle valeur a un texte, aussi beau soit-il, dont le contenu et la comp hension ne reposent que sur la science de l'auteur ?

Je ne saurais juger de la science rythmique de notre auteur, mais affirmations historiques, ethnologiques, exégétiques me semblent tout à contestables. Plus même, il me semble que notre auteur ne se soucie autres sciences que dans la mesure où elles alimentent sa thèse. Le li peut paraître bien informé, il est d'une inquiétante suffisance.

François CASTEL.

ıcques PONS. **2-83**

'OPPRESSION DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

aris, *Letouzey et Ané,* 1981, 250 pages. P. 121.

Il est difficile de dépouiller sérieusement un tel livre, il y faudrait bien es connaissances. Tout d'abord c'est un livre de sémantique, un livre en uête du sens des mots non pour eux-mêmes mais dans leur contexte et leur evenir. Travail difficile, précieux pour la traduction, très questionnant pour exégète.

En second lieu le livre devient commentaire de grands textes sur l'op-ression en Israël, Israël face aux nations mais aussi Israël face à lui-même ısqu'à sa perte dans le Déluge ou l'Exil. Avec cette question : quelle société our demain dès lors que toutes les autorités ont failli et failliront. Reste le roit de Dieu, la conscience des prophètes, mais ce n'est pas le pouvoir.

En dernier lieu, et ce n'est pas le moins important, le livre ouvre sur s contextes d'oppression en Egypte, Mésopotamie Hittitte Canaan, autant e manières de voir Israël écrire une histoire différente, une histoire où le aible s'exprime, crie, proclame son droit jusqu'à mettre en question toute utorité.

Un livre difficile mais suggestif.

François CASTEL.

ılfred KUEN. **3-83**

NTRODUCTION AU NOUVEAU TESTAMENT : LES LETTRES DE PAUL.

aint-Légier, *Emmaüs,* 1982, 447 pages.

Le contenu de cet ouvrage répond à son titre. Il comporte d'abord des hapitres d'introduction générale. Ils traitent du contexte historique, de la ie de Paul, des sources de sa pensée et de la formation du recueil des pîtres. Chaque lettre fait ensuite l'objet d'un chapitre où sont examinés les estinataires, l'occasion et les buts de l'épître, ses thèmes et sa valeur actuelle, on authenticité et son unité. Chaque chapitre se termine par un plan dé-aillé et une bibliographie où sont indiqués les principaux commentaires ca-holiques et protestants.

L'auteur a voulu réaliser un travail qui prenne au sérieux les différentes isciplines scientifiques dont usent aujourd'hui les exégètes bibliques. A ceux ui lui reprocheraient d'appliquer ces méthodes historiques profanes aux extes bibliques, il répond : « Le fait qu'il s'agit d'écrits inspirés par le Saint-Esprit ne change pas essentiellement les données du problème car, ' comme le ils de Dieu a paru comme un simple homme ' (Phil. 2.7.) après s'être dé-ouillé de la gloire céleste, ainsi l'inspiration divine s'est revêtue de l'humble abit d'une œuvre littéraire antique ».

Malheureusement l'auteur ne tire pas pleinement les conséquences de ette affirmation.

On ne saurait lui reprocher de préférer les hypothèses les plus conser-

vatrices en jugeant les arguments qui les étayent plus convaincants que l
autres.

Mais notre A. ne s'en tient pas à un examen rigoureux des donné
de l'exégèse scientifique. Il utilise aussi des arguments d'autorité d'une tou
autre nature. Traitant des épîtres pastorales il écrit : « Mettre en doute l'a
thenticité de ses lettres, c'est saper leur autorité morale et spirituelle... c'e
faire, en fin de compte, de Dieu le complice d'un faussaire » (p. 392). « I
fait l'attaque contre l'authenticité des épîtres signées de Paul touche Di
lui-même... S'il n'a pas empêché ou su empêcher l'introduction d'un fa
dans le recueil des Saintes Ecritures, il n'est pas Dieu, du moins pas le Di
que la Bible nous présente » (p. 390). La foi de notre auteur lui interdit d'a
mettre la possibilité qu'un texte de la Bible soit un pseudépigraphe. C'est s
droit le plus strict. Mais cette conviction est incompatible avec la pratiq
d'une exégèse scientifique : celle-ci exige de celui qui la met en œuvre qu
soit prêt à la suivre dans ses conclusions quelles qu'elles soient.

Cet ouvrage se présente agréablement et comporte bien des pages util
Mais les convictions de l'auteur amènent le lecteur à penser que les hypothè
des exégètes sont en fin de compte jugées sur leur compatibilité avec
présupposé dogmatique. Il ne faut donc pas compter sur lui pour une é
luation des études actuelles des épîtres pauliniennes.

Jean-Pierre MONSARRAT.

François BROSSIER. 4

LES EVANGILES : quatre portraits de Jésus.

Paris, *Mame*, coll. « Première Bibliothèque des connaissances religieuse
1981, 63 pages.

Dans une collection s'adressant aux jeunes qui suivent un enseignem
religieux mais aussi à tous ceux qui cherchent une information documen
F. Brossier, exégète à l'Institut Catholique de Paris, apporte avec cet ouvr
d'une présentation fort agréable quelques éléments d'information sur cha
des évangiles, l'histoire de leur rédaction, leur contenu, leur contexte
guistique et religieux.

L'A. propose également quelques principes de méthode pour lire f
tueusement un texte, avec exemple à l'appui. Un bref lexique, des indicati
bibliographiques simples, des cartes et des schémas colorés, quelques il
trations font de ce livre un manuel tout à fait agréable à recommander.

Violaine MONSARRAT.

Charles L'EPLATTENIER.

LECTURE DE L'EVANGILE DE LUC.

Paris, *Desclée*, 1982, 330 pages. P. 90.

Dans ce commentaire biblique d'un genre assez nouveau, Ch. L'E
tenier, actuellement bibliste dans la région parisienne, se propose de

apparaître au lecteur de l'évangile de Luc le projet original tel qu'il est défini dans le prologue à Théophile, et retrouver une cohérence globale du récit lucanien dans son intégralité : « voir jouer au fil de l'œuvre entière, l'originalité de Luc, ses procédés d'écriture, ses omissions ou ses adjonctions significatives, ses thèmes de prédilection ».

A partir d'une démarche proche de l'analyse structurale, l'A. entraîne le lecteur dans la dynamique de l'évangile à la découverte de l'identité du héros, du programme dont il est chargé et la manière dont il acquiert la compétence pour accomplir son œuvre. Il met à jour les différents fils conducteurs qui donnent sens au récit lucanien, jalons qui se renvoient les uns aux autres et construisent peu à peu la catéchèse de Luc autour de la proclamation du salut, annoncée dans les premiers chapitres, mise en œuvre par Jésus de Nazareth, le Sauveur des hommes, au nom duquel « la conversion et le pardon des péchés doivent être proclamés à toutes les nations » (Luc 24, 27).

Ch. L'E. propose un déroulement de l'évangile en quatre grandes parties : 1) les récits introductifs (1,5-4,13), grand ensemble cohérent où prennent place les grands thèmes de l'év., 2) la pratique libératrice de Jésus (4,14-9,50) avec pour fil conducteur principal, la question de l'identité du Sauveur ; 3) la montée à Jérusalem (9,51-19,28) où se définit peu à peu le contenu du salut ; 4) l'accomplissement (19,29-24,53) où est posée la question essentielle de la catéchèse : « ce condamné, ce crucifié peut-il être le Christ, le Roi et sauver les autres, s'il ne peut se sauver lui-même ?... La résurrection apporte la réponse finale : Celui qui renverse les situations humaines, proclamé comme le vrai Juge par Marie dans le Magnificat, casse le jugement inique des chefs d'Israël et élèvera celui qu'ils ont abaissé » (p. 216).

A l'intérieur de ces parties, l'A. propose un découpage en séquences à partir des répétitions de mots, de thèmes et surtout montre comment ces séquences s'enchaînent, se renvoient les unes aux autres et forment des suites logiques où se retrouve une cohérence profonde. En particulier, dans la troisième partie, dont la construction originale (la montée à Jérusalem) est depuis longtemps reconnue mais l'unité thématique souvent contestée, l'A. s'attache à montrer les diverses articulations où se rejoignent la question du salut et l'appel à suivre Jésus : « la figure du disciple devient centrale : il est celui qui s'engage à suivre son Maître sur le chemin du renoncement et de la solidarité active avec les pauvres, les petits, les exclus » (p. 122).

Ce travail original, d'une lecture aisée, fait à partir du texte grec mais toujours traduit, s'appuie sur des recherches exégétiques précises et solides : il apporte des éclaircissements sur le vocabulaire et les thèmes lucaniens, sans négliger les comparaisons synoptiques à l'occasion, permet de replacer des textes souvent trop connus dans leur contexte plus vaste et leur redonne par là vigueur et richesse. Ainsi le lecteur est-il invité à accomplir un parcours global à travers le troisième évangile avec même quelques suggestions pour la lecture des Actes. Un lexique concernant quelques termes techniques, un index d'une centaine de mots ou expressions fréquemment employés par Luc ainsi qu'une bibliographie des ouvrages français récents et accessibles font de cet ouvrage un excellent outil de travail pour les groupes bibliques comme pour tous ceux qui veulent approfondir la lecture et l'étude de cet évangile.

Violaine MONSARRAT.

Grégoire de NAZIANCE. 6-

DISCOURS 20-23, INTRODUCTION, TEXTE CRITIQUE, TRADU
TION ET NOTES, par J. Mossay avec la coll. de G. Lafontaine.

Paris, *Le Cerf*, 1980, coll. « Sources Chrétiennes, 270 », 325 pages.

Grégoire de Naziance (env. 330-390) est l'une des grandes figures thé logiques de la fin du 4e siècle. Après une longue carrière estudiantine da les écoles du Bassin Méditerranéen oriental, il revient vers sa terre nat en Cappadoce pour devenir quelques années plus tard prêtre, puis évêque (37 tout en étant d'abord orateur et écrivain confirmé. Appelé de sa province la capitale de l'Empire vers 379-380, Grégoire va devenir évêque de Consta tinople grâce à l'arrivée de Théodose sur le trône impérial (380) ; il se ainsi mêlé aux querelles christologiques, car Théodose prit le parti de l'orth doxie contre les Ariens condamnés à Nicée. Grégoire vivra aussi le 2e conc œcuménique, Constantinople (381) avant de rentrer à Naziance après Concile pour retrouver son activité littéraire.

Les 4 discours de ce volume illustrent les circonstances précises de vie ecclésiastique de Constantinople pendant les années importantes de 3 381 (cf. les nombreuses notes en bas de page). Le discours 20 évoque rôles du théologien dans l'église, quand Grégoire critique les circonstan douteuses des élections d'évêques avant son arrivée à Constantinople. discours 21 célèbre lors de la fête d'Athanase la vie et les vertus du fougue champion alexandrin de l'orthodoxie nicéenne. Les deux derniers disco sur la réconciliation entre tendances adverses dans l'église, et sur la concor illustrent abondamment l'ambiance mouvementée des chapelles ecclésiastiq de la capitale vers 380. Ces discours constituent de plus une introduct vivante aux débats théologiques trinitaires de la fin du 4e siècle. Entre ce qui réduisent la trinité à une seule personne ou ceux qui la divisent en t personnages, Grégoire joint l'art de la parole à sa compétence théologic pour défendre le parti du « juste milieu ».

Jean-Daniel DUBOIS.

Pierre BENOIT. 7

EXÉGÈSE ET THÉOLOGIE (Tome IV).

Paris, *Le Cerf*, 1982, 387 pages. P. 151.

Cet ouvrage permettra aux amateurs déjà familiers avec l'œuvre du p fesseur à l'Ecole Biblique de Jérusalem de retrouver, sans courir les bib thèques, des articles dispersés en de multiples revues. Le seul ennui de type d'anthologie est, bien sûr, un certain manque d'unité dans le cha biblique envisagé : ici, d'abord les récits évangéliques de l'enfance, enca par une réflexion sur « préexistence et incarnation » et sur le « moment » la résurrection ; puis des études pauliniennes (évolution de la pensée de P l'hymne de Col. 1, l'Eglise corps du Christ, le mariage) ; enfin deux recher d'archéologie biblique.

Impossible de reprendre chacune de ces contributions, où nous ret vons avec plaisir le sens de la mesure et l'immense culture théologique

. B. (la bibliographie de l'étude sur l'hymne christologique de Col. ne comorte pas moins de 73 titres !). J'ai particulièrement goûté le chapitre sur pensée paulinienne, qui constitue un abrégé (enfin de 28 pages...) de tout qu'il est utile de savoir sur Paul, et sur la genèse des Epîtres qui lui sont tribuées. J'ai appris avec un certain sourire que « l'hôtellerie » traditionnelle ins nos imageries de Noël devait plutôt se comprendre comme une humble chambre » où le fils de Marie ne trouva d'autre berceau qu'une « manzoire », et noté la liberté d'esprit d'un exégète qui, tout en affirmant m respect filial envers son Eglise, ose, s'appuyant sur des précédents pauniens, revendiquer le droit au divorce (« les sacrements sont faits pour les ommes, pour leur bien et non pour leur détresse », p. 289). J'ai lu aussi vec intérêt, tant nous risquons de spiritualiser les expressions les plus fortes e la foi, l'article sur l'Eglise « corps du Christ », qui après bien d'autres lont Robinson) insiste sur le réalisme de l'agrégation « en Christ » : « les irétiens constituent ce corps parce qu'ils sont vitalement unis au corps gloeux du crucifié, dans leurs propres corps de sauvés, et cela avec le réalisme hysique que comporte le salut complet de l'homme » (p. 225).

A recommander enfin, puisque ce type de littérature devient à la mode, dernier chapitre sur « le judaïsme rabbinique » : il ne vous laissera plus en ignorer des grands courants de cette écriture traditionnelle (halaka et aggada, midrash et mishna, etc.).

Ouvrage d'un spécialiste renommé, mais que tout lecteur un peu versé ans les problèmes actuels de lecture biblique dégustera avec profit et intérêt.

Jacques RIGAUD.

Eglises - Histoire - Œcuménisme

acques LE GOFF. **8-83**

'APOGÉE DE LA CHRÉTIENTÉ.

aris, *Bordas*, Coll. « Voir l'Histoire », 1982, 126 pages. P. 95.

La collection « Voir l'Histoire » nous propose un très beau livre par un des maîtres historiens du Moyen Age.

Le livre est beau, l'iconographie riche, chaque image illustrant, commenint le texte. Mais il ne s'agit pas d'un livre de belles images, J. Le Goff est n maître qui embrasse toute la civilisation du Moyen Age.

L'un des mérites de l'ouvrage est de lire ce XIII[e] siècle dans sa splendeur nais aussi vers ses impasses et ceci à travers toute la chrétienté.

Le livre est dense, il est un appel à relire ce que nous pensions connaître, est invité vers des lieux inconnus.

Le livre passionnera autant les économistes, que ceux qui se penchent ur l'histoire des institutions. Il est ouverture à l'art mais aussi aux techniques, la rationalité et à son rapport à la théologie encore toute puissante.

Un livre de référence pour le XIII[e] siècle.

François CASTEL.

Bernard PLONGERON (abbé). 9-

RELIGION ET SOCIÉTÉS EN OCCIDENT (XVIe-XXe siècles).

Paris, *C.N.R.S.* (Centre de Documentation Sciences Humaines), nouvelle é-tion, 1982, reprographié, 319 pages.

Le sous-titre de l'ouvrage éclaire son contenu : *Recherches françai et Tendances internationales (1973-1981).* Dans sa première forme (197 c'était un « rapport de conjoncture » destiné au C.N.R.S. ; lorsqu'il a épuisé, son auteur ne l'a pas entièrement transformé, mais il l'a mis à jo en y ajoutant des pages et des paragraphes concernant quatre années travaux — sans modifier les données quantitatives, lesquelles continuent concerner seulement les années 1973-77, alors que l'analyse de l'auteur s tend sur 1973-81.

C'est un ouvrage qui n'est guère destiné à être lu à la manière d'un ré — encore qu'il soit de forme classique, et claire — Plutôt une sorte de rép toire ou de dictionnaire, où ouvrages, thèses non publiées, colloques, et a cles importants, sont classés par thèmes, et le plus souvent, à l'intérieur chaque thème, par production nationale (ou production d'un groupe de p voisins). La France est dans ce partage quelque peu favorisée (traitée premier lieu) *.

L'ensemble est à mon avis très remarquable : l'on peut louer à la 1 et la richesse des fichiers, et la façon dont ils sont exploités pour fournir texte cohérent qui ne « sente » pas l'accumulation de fiches. Part équita aux problèmes concernant le protestantisme, et aux chercheurs protestant

M'a paru la plus intéressante la partie portant sur les *Idéologies* (pp. 1 150) où les sous-titres sont : Racisme et Antisémitisme — Anticléricali et Libre-pensée — Non-Conformismes religieux — Courants de Spiritual Rationalité et Irrationnel.

Une partie *Instruments de Travail,* très utile, est placée à la fin de l' vrage (revues, centres de recherche) : montre bien le « volume » qu'a acc la recherche en cette matière, partie capitale de l'étude des sociétés.

D. R.

---

* Non pas la « spécialité » de l'abbé P., le temps de l'*Aufklärung* et d Révolution.

Jacques GERNET. 1

CHINE ET CHRISTIANISME. Action et réaction.

Paris, *Gallimard,* Coll. : « Bibliothèque des Histoires », 1982, 382 pa P. 146.

Un beau titre, sur lequel il ne faut pas se méprendre. Ce livre pas une histoire de la pénétration du christianisme en Chine. Ce qui resse l'auteur, c'est la Chine et non le christianisme. De même que Demiéville mettait en lumière l'originalité de la civilisation chinoise à tra le processus de sinisation du bouddhisme, de même l'accueil fait au c tianisme dans ce pays sert ici de révélateur des caractères spécifique

société et de la pensée chinoises. Il fallait d'abord rappeler quelle image christianisme a voulu donner de lui-même à la Chine. L'attention s'est rtout portée sur la méthode des missionnaires jésuites. L'auteur analyse le-ci avec beaucoup de finesse, mais la juge sévèrement, hésitant entre ux reproches un peu contradictoires : celui de duplicité (Matteo Ricci a mpé les Chinois sur ses intentions) et celui de stupidité (il n'a rien compris la Chine). Des malentendus l'auteur passe ensuite, plus en profondeur, l'étude des incompatibilités. La tradition culturelle chinoise n'admet pas ément la notion de transcendance ni l'opposition des deux ordres mon-in et supra-mondain, de la chair et de l'esprit, de la nature et de la mo-le, de la politique et de la religion. A ses yeux l'idée d'un Dieu personnel, notion de péché originel, les dogmes de l'incarnation et de la rédemption sont qu'absurdités scandaleuses. Ce maître livre se distingue par l'étendue l'information, puisée tant aux sources chinoises qu'occidentales, par l'am-ur et l'intérêt des questions soulevées, par la vigueur et la pénétration des èses soutenues. Chrétiens et sinisants y trouveront matière à discussion. pourront notamment se demander si des conclusions essentiellement fon-es sur l'étude des heurts entre une certaine Chine et une certaine concep-n du christianisme, l'une et l'autre bien datées (XVIe-XVIIIe siècles), sont ellement significatives des rapports de la Chine et du christianisme en néral.

J.-P. Diény.

---

nile Poulat. **11-83**

ODERNISTICA. Horizons, Physionomies, Débats.

ris, *Nouvelles éditions latines,* 1982, 311 pages.

E.P., dont nous présenterons bientôt à nos lecteurs l'ensemble de l'œuvre ns le cadre de nos « feuilles vertes », nous donne ici un ouvrage riche et rié. Il part de l'étude de l'histoire récente du catholicisme, autour de la crise moderniste » pour s'achever avec des réflexions fort pertinentes sur a société religieuse et le changement » et la tension existant entre une compréhension historique de l'Eglise » et une « compréhension ecclésiale l'histoire ».

Le « modernisme » désigne habituellement un ensemble de doctrines ndamnées en 1907 par Pie X. Depuis 20 ans E.P. en est le spécialiste et nous livre encore de nouvelles pièces de cet important dossier. Mais il us montre également que le modernisme constitue pour Rome, au XIXe au XXe siècles, une « hantise ». D'abord il signifie la « fausse conception » e la société moderne se fait de la modernité. Ensuite la pénétration de tte « conception fausse » dans l'Eglise. Le catholicisme est, en effet, indis-ciablement « religion et culture ». Sociologue, P. insiste sur la manière nt les sciences religieuses modernes n'ont pas seulement mis en question s dogmes définis par l'Eglise romaine mais « plus généralement toute la lture qui en était pénétrée ». Le débat est loin d'être clos comme le montre chapitre sur « l'inexorable endémie Loisy, Küng et la suite ».

Le heurt qui se produit depuis le XIXe siècle, et qui perdure sous di-rses formes, n'oppose pas « l'esprit scientifique » à « l'ignorance ecclésias-

tique ». C'est plutôt la confrontation de « deux univers de culture qui n'
ni le même âge, ni la même base, ni les mêmes performances, chacun a
ses évidences et ses exigences ».

Cette perspective permet à l'A. d'échapper à la problématique habitu
de la « déchristianisation » (et de la rechristianisation) pour nous en indiq
une nouvelle que je crois historiquement et sociologiquement beaucoup p
féconde : « Rien ne présage à l'horizon prochain une disparition de l'Eg
catholique, dont l'influence s'est singulièrement renforcée par ailleurs. Re
qu'elle est engagée à son corps défendant et sans retour, dans une vérita
émigration culturelle : une opération considérable dont les deux lois s
effort et inconfort ».

Jean BAUBÉROT.

Centre régional interuniversitaire d'histoire religieuse. **12**

EGLISES ET CHRÉTIENS PENDANT LA IIe GUERRE MONDIALE
Actes du Colloque national de Lyon 1978, sous la dir. de X. de Montc
M. Luirard, F. Delpech, P. Bolle.

Lyon, *Presses Universitaires*, 1982, 637 pages. P. 191.

Ce recueil, de très grande importance, est la publication issue d'un co
que qui faisait suite à un premier colloque portant seulement sur la ré
Rhône-Alpes (actes de ce premier colloque publiés en 1978 par les mê
Presses, recension dans notre bulletin (Mars 1979 - n° 150-79). D'où, d
le titre la mention « *La France* ». En fait, les deux publications, qui se c
plètent bien, ne font nullement double emploi — encore que les faits
Lyon ou des Alpes soient souvent mentionnés, de façon rapide, plus allu
dans le présent recueil.

En ce qui concerne l'articulation entre la confession dominante en Fr
et les confessions minoritaires, la méthode suivie a été la même pour
parer les deux colloques : intégration de témoins ou de chercheurs des
confessions dans les mêmes comités de préparation. Ici, Pierre Bolle a
l'un des quatre responsables et l'un des sept chefs-rapporteurs ou rapport
généraux (pour la dernière section, « *les Chrétiens dans la France libér*
pp. 463-473). Ont fait, ou envoyé, des rapports les protestants Pierre I
(dans une autre section, la section 1, cf. plus bas), pasteur Georges Ca
François Dreyfus (très bref), Madeleine Barot, pasteur Aimé Bonifas,
Courvoisier, pasteur Jaques Courvoisier, Suzy Kravtchenko, pasteur A
Finet (interview), pasteur Hébert Roux.

Sujets traités (ou abordés, la « profondeur » des exposés est très inég

P. Bolle (dans le secteur 1, *les Eglises face à la Montée des Périls*) :
fluence du Barthisme dans le Protestantisme français (pp. 59-66).

G. Casalis (secteur 2, *L'été 40, l'Effondrement et le Sauveur*) : *La
nesse protestante en zone non occupée, 1940-1942* (pp. 101-115).

F. Dreyfus (ibid.) : *les Eglises en Alsace annexée de fait* (pp. 127-12

M. Barot (secteur 4, *les Eglises et la Persécution raciale*) : *la Cima
les Camps d'Internement de la Zone Sud, 1940-1944* (pp. 293-303).

A. Bonifas (secteur 5, *les Chrétiens dans le Grand Reich*) : *les Déportés* *le Christianisme dans les camps de concentration nazis* (pp. 323-331).

Jean Courvoisier (ibid.) : *les Prisonniers de Guerre. Attitudes religieuses* *politiques* (pp. 333-337).

Jaques Courvoisier (ibid.) : *La Commission œcuménique pour l'Aide spi-tuelle aux Prisonniers de guerre* (pp. 339-346).

S. Kravtchenko (ibid.) : *le Fonds européen de Secours aux Etudiants. ote sur ses Activités à Toulouse de 1940 à 1943* (pp. 369-372).

A. Finet (interview par P. Bolle) (secteur 7, *les Chrétiens dans la France bérée*) : *les Débuts de « Réforme », hebdomadaire protestant* (pp. 507-517).

H. Roux (ibid.) : *Les Relations entre protestants et catholiques à Bor-eaux, 1943-1946* (pp. 519-524).

La liste de ces communications — dont les trois quarts, on le voit aisé-nent, ont un caractère de témoignage — est un peu fastidieuse peut-être : m'a paru nécessaire de la donner pour que le lecteur sache avec quelque récision ce que renferme le recueil au sujet des protestants. L'on voit quelle st sa richesse, et à quel point il sera indispensable de le consulter désormais : e sera une *source*.

Le recenseur doit néanmoins formuler quelques réserves. L'on a proba-lement déjà noté qu'aucune communication protestante ne figurait dans . section 3, et dans cette section seulement. La section 3, son titre est « *la évolution nationale. Adhésions, Réticences et Refus* ». Bref, cette absence e serait-elle pas quelque écho atténué d'un certain « triomphalisme » pro-stant, comme si les protestants n'avaient rien eu à faire avec cette (pré-ndue) révolution * ? Lacune manifeste, car il y avait — sans qu'ils y fussent ès nombreux — des protestants à Vichy **.

Que le lecteur soucieux de vérité se rassure, le rôle des protestants à ichy, et la présence de Marc Boegner au Conseil National de Vichy, ne ont pas complètement absents du recueil : ils y figurent, *mais c'est cités ar des non-protestants !* voir par exemple les références de l'index au nom e René Gillouin (références où il y a lieu de corriger 255 en *265*) ; au sujet e Marc Boegner, les pp. 153-154, dans un entretien, où les données précises ır son rôle au Conseil National — rôle plutôt effacé — ont été apportées ar Madame Cointet ***.

---

* Un tel « triomphalisme » était déjà manifeste à l'automne de 1945 dans s grands rapports faits par M. Boegner et même par A.-N. Bertrand à l'assem-ée de la Fédération Protestante, à Nîmes.

** Je rappelle le titre du colloque ! il ne s'agissait pas uniquement d'y étu-er *la Résistance* par le moyen des chrétiens.

*** Les parties du recueil concernant les catholiques me semblent, elles, us équilibrées, elles montrent « ombres » et « lumières ». Dissimuler les « om-res » eût, il est vrai, été bien difficile !

**** P. Bolle relève avec soin les étapes (chronologie, bibliographie) de la énétration des idées de Barth en France. Mais — sans l'affirmer explicitement · il paraît croire que ses vigoureuses positions antinazies avaient marqué l'es-ntiel du petit monde protestant français. La vérité serait plutôt que seule une inorité y était informée, une bien plus petite encore convaincue. Mon observa-n est un témoignage (en 1939, j'avais 27 ans et j'étais de la minorité convain-ıe). Or ce « grossissement » auquel l'ami Bolle s'est laissé aller n'a pas été *ns conséquences* : la preuve en est que (pp. 261 bas - 262 haut) le rapporteur énéral catholique de la section 4, François Delpech, l'accepte comme vérité sans ıcune critique.

Sur un point plus précis, la communication (pp. 59-66) de P. Bolle sujet du barthisme (envisagé non pas en tant que théologie, mais surtout en tant que « préservatif » contre le nazisme) grossit — sans que son au l'ait consciemment souhaité (nous avons échangé des lettres) — l'effet idées de Barth en milieu protestant français **** ; pour avoir une vue objective, il faut lire, avec le texte de P. Bolle, les observations faites n'étais pas présent) par G. Casalis et par J. Baubérot, à Lyon même, un entretien (pp. 68-70).

Quant aux rapports interconfessionnels, le recueil de Lyon montre la guerre de 40-45, dans les milieux résistants surtout, a entraîné un rap chement dans l'activité de tous les jours (cf. la thèse, postérieure, d'Et. F loux). Mais que, en sens opposé, après la libération, il s'est produit un ra chissement en matière de rapports intellectuels proprement religieux (té gnage très précis d'Hébert Roux, p. 524, au sujet de Mgr Théas à Montau en 1945-1946).

D. R.

Jacques Elisée DESSEAUX.
NOUVEAU VOCABULAIRE ŒCUMÉNIQUE.
Paris, *Le Cerf*, Coll. « Dossiers libres », 1980, 139 pages.

Le Père Desseaux, qui fut secrétaire de l'Association pour l'Unité Chrétiens était bien placé pour, avec une équipe interconfessionnelle, ré ce petit mais précieux dictionnaire œcuménique. L'ouvrage comporte parties où sont par ordre alphabétique définis 602 mots dont 133 nom personnes regroupés dans la deuxième partie.

C'est un dictionnaire utilitaire où les articles les plus longs concer « les traditions liturgiques » (pages 45 à 51) et « le monachisme » (page à 84), pour les autres définitions une ou deux phrases suffisent à prés de façon utile les mots et les noms de ce dictionnaire.

Georges TOURNE

Paul POUPARD.
LA FOI CATHOLIQUE.
Paris, *PUF*, Coll. « Que sais-je » n° 2050, 1982, 127 pages.

Dans ce volume de la collection Que sais-je ? demandé par les P Universitaires à celui qui est devenu récemment le responsable du no Conseil Pontifical pour la culture et du Secrétariat romain pour les croyants, Mgr Poupard développe rapidement, mais avec précision les cipaux traits de la « foi catholique ». Peut-on dire que l'A., à cause d nouvelles tâches et de son désir de se faire comprendre de tous, cherc voie (mais qui ne le fait ou ne le ferait ?) C'est au moins l'impressio donne la lecture des trois premiers chapitres : Qu'est-ce que croire ? —

elligence de la foi — La vie de la foi. Non qu'il y ait hésitation sur l' « objet e la foi » : « croire pour le disciple du Christ appelé pour cette raison un hrétien, c'est essentiellement croire en Christ, croire son message... » (10) nais c'est évidemment une gageure presqu'impossible que de vouloir dire en uelques pages l'essentiel de la foi en une personne, résumée dans un en- emble de doctrines, conçue en même temps comme une initiation à une vie ouvelle sur un chemin débouchant sur une culture ! Mais si de ces diffé- ents paragraphes où se succèdent à la fois des citations bibliques et des xtraits de déclarations papales se retrouve un écho de l'invitation de l'Evan- ile, ce livre n'aura pas été inutile.

Dans la deuxième moitié du volume l'A. développe d'une façon plus raditionnelle et même fondamentaliste la foi de l'Eglise catholique selon e schéma du Symbole de Nicée Constantinople. La formulation devient plus lassique, plus intemporelle, toujours catholique romaine — qui pourrait s'en tonner ? — mais il faut signaler le développement original sur « les pro- hètes et leur héritage » (p. 82 à 86) et la conclusion aux dimensions du nonde à venir sur « Amen » et « le Christ, oui de Dieu » (p. 114 et 115).

A signaler enfin quelques pages (très acceptables pour un non-catho- ique) sur les divisions de l'Eglise et le mouvement vers l'unité (p. 92 à 96) ui se prolongent dans le paragraphe suivant (p. 97) par un rappel très roma- ocentrique de l'unité de la Sainte Eglise. On aurait aimé là une définition lus ouverte de la catholicité.

Une annexe donne, comme utile document d'archive, la profession de oi du pape Paul VI.

Albert NICOLAS.

---

ules GRITTI. **15-83**

.E PAPE A LA UNE. Nouveaux visages de la papauté.

Aulhouse, *Salvator,* 1980, 168 pages.

Ouvrage d'un sociologue de métier, journaliste à ses heures, et théologien. i retrace la figure de Jean-Paul II : portrait public et image de marque t jalonne les événements de son pontificat, notamment le bilan des voyages ui ont sillonné quatre continents. Un recueil de « textes-témoins » constitue a dernière partie.

Albert GAILLARD.

.M.R. TILLARD. **16-83**

'EVÊQUE DE ROME.

'aris, *Le Cerf,* 1982, 240 pages.

Un livre qui vient à une heure où son utilité sera grande dans le dia- ogue difficile entre confessions chrétiennes sur le point particulier de la apauté, bien que les discours tenus de divers côtés soient aujourd'hui plus uancés que dans le passé. Rappelons les conversations luthéro-catholiques

de 1980 avec cette phrase disant la possibilité d'un accord sur « un minist
d'unité libérateur et réconfortant plutôt que restrictif ou répressif ».

J.M. Tillard, vice-président de « Foi et Constitution » du Conseil Œ
ménique et consulteur du Secrétariat catholique pour l'Unité, a voulu ici fa
part de ses propres recherches et aussi de ce qu'il a recueilli auprès de c
que ses fonctions lui font rencontrer. Dans une première partie : « Le p
plus qu'un pape ? » il s'interroge sur le passé. D'abord le passé proche
Vatican I et de la constitution « Pastor aeternus » (1870) dont il mon
que les décennies suivantes ont fait une lecture généralement partielle
orientée dans une direction ultramontaine que la conscience catholique
d'ailleurs volontiers acceptée. La relecture de Vatican II a replacé « Pas
aeternus » dans un contexte nouveau en mettant l'accent sur le collège é
copal mais a laissé dans l'ombre la question de l'articulation : pouvoir
pape - pouvoir des évêques. Il y a donc une tâche à accomplir pour retrou
ce qu'est le pape quand il n'est plus que le pape. La déclaration « Myster
ecclesiae » (1973) est un appel à s'engager dans une voie que le passé
lointain de l'Eglise suggère. L'A. nous conduit alors dans une réflexion
cette situation, allant et venant à travers l'histoire des premiers siècles ch
tiens : place de Pierre dans le groupe apostolique, Pierre et Paul « colonn
de l'Eglise de Rome, le rôle de cette Eglise parmi les autres, le passage
l'autorité de l'Eglise de Rome à celle de son évêque.

La troisième partie du livre porte un titre qui en annonce le conte
« Le serviteur de la communion ». Les diverses implications que ce ser
entraîne sont examinées les unes après les autres. Une herméneutique o
ménique de Vatican I et II devrait conduire vers une purification et pa
vers une plénitude.

« L'évêque de Rome » de J.M. Tillard met l'Eglise catholique et les au
devant le problème d'un ministère pour l'unité de la foi et de la charité
lequel chacun a à réfléchir pour sa part mais une réflexion ensemble
nécessaire.

François Barre.

1

TRADITION (LA) ANGLICANE. Textes choisis et présentés par D. H
ton et D. Le Moullac.

Chambray, *C.L.D.*, Coll. « Prières de tous les temps » n° 17, 1980, 92 pa

Le principe de cette collection est de centrer un volume sur un cou
spirituel : ici la Communion Anglicane, en proposant un choix de texte
plus représentatifs, ici introduits par D. Holeton et D. Le Moullac qui c
plètent cette anthologie par un lexique historique comprenant vingt-
auteurs.

On est frappé par les points communs de ces textes de prière ou
cantique qui s'étalent sur plus de quatre siècles : simplicité de l'écriture,
de l'équilibre, concision de la formulation, sens aigü des réalités conc

Georges Tourne

René MARLÉ, S.J. * **18-83**

LA RÉFORME ET LES PROTESTANTS.

Paris, *Ed. Mame,* Première Bibliothèque de Connaissances religieuses, 1982, 64 pages, illustr. P. 45.

Bon petit manuel destiné aux catholiques non théologiens (grands enfants, adultes moyennement cultivés). Certaines pages, au début surtout (p. 6-7) prêtent un peu à l'accusation d'exagération des ressemblances entre catholiques et protestants, mais les deux chapitres finaux (« *Des Manières propres d'être Chrétien* », « *Frères séparés* ») marquent bien, avec clarté et sans dureté, les directions à l'égard desquelles les différences subsistent, et cela sans insister sur ce qui est peu, ou n'est plus, signifiant (exemple de divergence devenue secondaire, le nombre officiel des sacrements, p. 54). A titre d'exemple de divergence *persistante,* citons ce qui est dit pages 52-53 de l'Ecriture et de la Tradition : « Le protestantisme entend donner un statut tout à fait *unique* « à l'Ecriture, tel qu'elle soit, *à elle seule,* juge de toutes les expressions de la foi. Le catholicisme pense que cette radicale mise à part de l'Ecriture est injustifiée et impossible. Pour lui aussi l'Ecriture jouit d'un statut *particulier*. Elle est ... règle de la foi ... mais ... ne doit jamais être isolée de la Tradition ... doit toujours être lue « dans l'Eglise »... ».

Le plus long du petit livre est la partie historique, bien informée, peut-être sans beaucoup d'accent. Les portraits d'Erasme, de Luther, de Calvin sont vivants. J'ai relevé une lacune, le groupe de Meaux pratiquement oublié (p. 32) ; une coquille (p. 14), Erasme *d'Amsterdam* (sic !) ; et une erreur par anachronisme (p. 21) : le thomiste Cajetan aurait en 1518 représenté la théologie « dominante ».

D. R.

---

* Le volume n'indique pas le caractère de père jésuite du P. Marlé, qui me paraît notoire. Il enseigne à l'Institut Catholique.

Benjamin VALLOTTON. **19-83**

UN HOMME, JOHN R. MOTT.

Paris, *Comité National des U.C.J.G.,* s.d. (1951 ou 1952), 182 pages.

Il a été récemment rendu compte (n° 173-83) du livre de Hopkins, biographie de John Mott. J'avais à ce propos dit qu'il n'existait pas de livre en français concernant Mott. C'est inexact, il existe depuis 1951 ou 1952 (Mott était encore vivant) le petit livre du regretté Benjamin Vallotton, édité par les U.C.J.G., qui figure dans notre bibliothèque du C.P.E.D. Fondé sur la biographie de Matthews, et sur les six volumes de *Discours* et de *Messages* publiés par Mott, il contient beaucoup de brefs textes de Mott, classés par sujets (peu d'indications de circonstances, ou sur l'environnement) ; c'est là, lu aujourd'hui, son mérite principal. Les imperfections me semblent être : un livre trop court pour « couvrir » l'ensemble du sujet — d'où une certaine confusion (l'on ne sait pas toujours bien de quelle phase de la vie de Mott il est question ; il est par exemple parlé des U.C.J.G. après la fondation de la Fédération des Etudiants, alors que les étudiants « dépendaient »

jusqu'à cette fondation des U.C.J.G. — Enfin un aspect quelque peu hagio-graphique (il n'est pas fait place aux circonstances historiques qui ont contr bué — à côté de sa foi et de ses talents — aux réussites de l'action de Mott

Ce petit livre mérite cependant de ne pas être oublié.

D. R.

Philip POTTER (et autres). **20-**

LE CONSEIL ŒCUMÉNIQUE DES EGLISES : pourquoi ? Présence c Conseil Œcuménique dans le Monde, une Interview du pasteur Ph. Potte

Genève, *C.O.E.*, 1979, 90 pages. P. 20.

Ce texte, qui date de 1979, est la traduction d'une interview du paste Potter par *Risk*, organe « grand public » du C.O.E. : interview apparen qui est en fait une présentation aisée à suivre. Le secrétaire général du C.O y marque avec force l'unité du mouvement, à la fois théorique (ou ecclésia tique) et pratique.

Un exemple (p. 4) : « ... Nous avons toujours su par exemple que l'Egl a besoin de repentance, de changement, etc. Mais lorsque nous commenço « à dire avec précision de quelle façon les Eglises sont en fait prisonniè « de structures injustes de par leurs investissements et leurs liens sociaux « politiques, cela nous affecte durement ».

Un autre exemple, choisi dans la conclusion, « Avenir » (p. 14) : « « (Potter) vois deux lignes de force. Tout d'abord la société juste à laque « chacun pourra participer, où nous serions capables de conserver les r « sources de la création au bénéfice de tous. Cela inclut le nouvel or « économique international et les questions des sociétés multinationales, « droits de l'homme, du militarisme, du rôle de la science et de la techniq « et d'autres... toutes extrêmement délicates, qui engagent le tout de no « vie... Pour avancer dans ce sens, nous avons à découvrir — et c'est la d « xième ligne de force — la réalité et l'extrême puissance des différentes co « munautés chrétiennes à travers le monde... En terme d'Eglises, cela sign « découvrir ce qu'est être l'Eglise universelle, en tout lieu, en communion a « toutes les Eglises du monde. Cela exige également [un] dialogue univer « des cultures... partage de tout ce que nous sommes et de tout ce que n « avons... ».

A cette déclaration chaleureuse (un peu floue peut-être) sont joints éléments d'une sorte de bref manuel sur le C.O.E. (y voir surtout, pp. 58 le paragraphe *Dissiper les malentendus*).

D. R.

Léon HOWELL. **2**

LA FOI EN ACTES, LE CONSEIL ŒCUMÉNIQUE DES EGLI DEPUIS 1975.

Genève, *C.O.E.*, 1982, 139 pages.

Ce petit livre, de présentation austère (pas de photos) est l'œuvre d'un on spécialiste et non théologien, un journaliste américain de Washington . « par quelqu'un qui n'est pas du C.O.E., à l'intention de ceux qui n'en ont pas non plus », p. 17). A part une brève introduction historique, il envi-ge les activités réelles des diverses subdivisions du Conseil telles qu'elles it existé à peu près depuis l'assemblée de Nairobi (1975), avec de très nom-reux retours en arrière concernant les vingt années précédentes. La vue qui i est donnée présente, me semble-t-il, un inconvénient sérieux : elle paraît i peu trop uniformément riante, et à de certains endroits suppose d'évidence, our être admises, que le lecteur *ne soit pas du tout au courant*, soit vérita-ement tout à fait « extérieur » (cf. plus haut). A titre d'exemple, et en ant bien loin de prétendre être complet, je citerais : p. 6, une page au sujet s rapports avec le catholicisme (vraiment étonnante même sous la plume un Américain qui pense surtout à celui de son pays !) ; p. 48, une demi-page oncernant la Chine ; pp. 84 sq., le développement qui parle du « programme lutte contre le racisme » et des résistances qu'il a rencontrées et rencontre ;). 128-129, ce qui est dit de la « règle » des neuf ans dans les organes cen-aux du C.O.E., et de la façon dont ce principe est appliqué. A trop vouloir prouver », l'on peut aboutir exactement au contraire ! et le lecteur peut étonner de l'apparence d'aval donnée à ces pages surprenantes par l'édition l'opuscule au C.O.E., bien que l'éditeur qualifie (couverture) l'auteur « indépendant ».

D. R.

---

elen Penford. **22-83**

'OUBLIEZ PAS LE CAMBODGE.

rad. de l'anglais par G. et H. Berthoud.

nnemasse, *Ed. des Groupes Missionnaires,* 1981, 176 pages.

Brève histoire de l'Eglise cambodgienne, qui est née et s'est développée milieu de bien des difficultés, puis a connu les horreurs de la guerre qui dévasté ce pays. En février 1975, tous les missionnaires durent partir, et avril 75, Pnom Penh et l'ensemble du pays tombèrent aux mains des hmers Rouges. On sait avec quelle cruauté inimaginable ceux-ci exercèrent pouvoir, au nom d'une idéologie totalement dévoyée. Un certain nombre chrétiens purent se réfugier en Thaïlande, où des ecclésioles se constituèrent ns les camps, puis dans les pays de refuge.

Il s'agit essentiellement des églises fondées par des missionnaires anglo-xons « évangéliques ». Le récit est du type « édifiant » : conversions nom-euses et très soudaines, guérisons miraculeuses, visions divines, etc. Mais foi courageuse de ces chrétiens ne saurait être mise en doute.

L'A. veut montrer l'action de Dieu présente et active dans les pires constances, et stimuler tous les chrétiens à prier pour ce pays, si cruel-ment atteint.

Denise Appia.

Sciences humaines - Groupe Analyse institutionnelle

23

Anne ANCELIN SCHUTZENBERGER.

VOCABULAIRE DE BASE DE SCIENCES HUMAINES.

Paris, *EPI,* Coll. « Hommes et groupes », 1982, 406 pages. P. 121.

Ce nouvel ouvrage de l'A. est beaucoup plus complet et plus dévelo que son « Vocabulaire des techniques de groupe » de 1971. Tout en co nuant à axer son glossaire plus particulièrement sur celles-ci (dynamique groupes, psychodrame, thérapie familiale, formation etc), elle laisse ici place importante à la psychanalyse, la psychiatrie, la psychothérapie, la chologie médicale. Les articles sont clairs, accessibles, judicieusement allé par rapport aux dictionnaires spécialisés et opèrent des choix heureux, exemple en fonction de l'actualité comme certains termes de Lacan, notions de stress, de stades, d'identification, de symbolique. C'est donc outil de travail très utile pour tous ceux qui s'intéressent à ces discipline

Simone THOLLON.

2

CRISE, RUPTURE ET DÉPASSEMENT. Analyse transitionnelle en chanalyse individuelle et groupale.

Paris, *Dunod,* Coll. « Inconscient et culture », 1979, 292 pages.

Les recherches de cet ouvrage convergent vers une question centr qu'est-ce qui fait tenir ensemble, à travers crises, ruptures et reprises être, un couple, un groupe, une institution ? La méthode proposée, en rence aux phénomènes transitionnels mis en évidence par Winnicott, est méthode générale d'analyse transitionnelle. Elle permet, dans les situa de crise, de préparer ou de parachever un travail psychanalytique, soi cure individuelle, soit en groupe, soit dans des institutions.

Les diverses contributions qui constituent ce recueil de textes prése parfois des mouvements différents, sinon même contraires. Cette tensio stimulante et créatrice, tout en dégageant une certaine convergence des pectives. La composition de l'ouvrage fait une large place aux expéri individuelles et de groupe, à des analyses thérapeutiques, à des situa quotidiennes (immigrés, adolescents, rapports de générations ou de cult ou à des situations plus exceptionnelles.

L'ouvrage intéressera plutôt des lecteurs déjà informés des problèm psychanalyse ou de psychologie.

Albert GAILLARD

Michel LOBROT. **25-83**

L'ANIMATION NON-DIRECTIVE DES GROUPES.

Paris, *Payot,* Coll. « Petite bibliothèque », 1974, 255 pages. P. 20.

C'est un livre attachant parce que très personnel que M.L. a republié chez Payot. L'animation est née pour lui du besoin de transformer la fonction de professeur qu'il exerçait, comme de celui de résoudre des problèmes graves, essentiellement des problèmes de communication, puis d'engagement politique. Aidé par la psycho-sociologie et par le principe non-directif de C. Rogers, M.L. est devenu lui-même en se consacrant, entre autres à l'Université de Vincennes, à l'animation non-directive. Avec ferveur il relate comment il a trouvé dans le Tolstoï de *Guerre et paix* le thème de l'interaction, clé de la dynamique sociale. Il confronte ses vues à celles de Freud prenant de grandes distances avec la psychothérapie analytique, et traçant à sa façon les rapports entre thérapie et animation. Examiner de plus près les méthodes de l'animation, puis la dynamique des groupes non-directifs lui donne l'occasion de préciser les vues théoriques qui sous-tendent sa pratique ; la non-directivité seule libère les pulsions positives et permet aux individus d'échapper à l'angoisse, de communiquer authentiquement, de renouveler leur affectivité et le dynamisme de la vie collective.

La post-face qui fait état d'un foisonnement de techniques nouvelles, surtout américaines souvent perverties en simples manipulations, fait réfléchir à ce qu'on peut attendre des groupes. L'A. tend à voir en eux une panacée : il a pu sembler que c'était le cas quand soufflait le vent de 68, et M.L. n'est pas toujours équitable vis à vis de Freud. Les pages les plus intéressantes sont celles où il relate ses expériences d'animateur non sans faire preuve de courage et de perspicacité.

Françoise BURGELIN.

26-83

L'INTERVENTION INSTITUTIONNELLE.

Paris, *Payot,* Coll. « Petite bibliothèque Payot » n° 382, 1980, 316 pages.

L'intervention institutionnelle se pratique en France depuis près de 30 ans. On peut trouver des pratiques fort différentes et des inspirations très variées. Cet ouvrage fait un peu le point sur ces différences. Pour cela, il ne réunit que des études faites par des personnalités travaillant avec des « collectifs sociaux » existant dans des organisations ou établissements (et non pas des groupes occasionnels).

Il est donc difficile de recenser ces différentes études, chaque auteur essayant de présenter sa pratique, le contexte de l'expérience qu'il relate et parfois les limites de son expérience.

J. Ardoino présente une étude théorique sur l'intervention et ses limites.

J. Dubost et A. Lévy présentent l'historique de leurs interventions.

F. Guattari présente sa pratique, interviewé par J. Beillerot.

G. Lapassade présente quelques interventions dans des institutions de formation.

P. Loureau fait à l'aide d'exemples précis un bilan de l'interventi socio-analytique et G. Mendel conclut en exposant la méthode de sa pratiq et la théorisation qui ne fait qu'évoluer sous l'influence de la pratique.

Nicole REBOUL.

Michel AUTHIER et Rémi HESS. 27
L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE.
Paris, *PUF*, Coll. « Que sais-je ? » n° 1968, 1981, 127 pages.

L'institutionnaliste, cet « éternel vaincu des guerres de sécession con la bourgeoisie et le capital » et des combats « contre les forces petites grandes de l'Etat » trouve dans ses échecs même son engagement dans l' (analyse institutionnelle) qui « doit être comprise comme la pensée et mode d'action de la contradiction dans les formes sociales » (p. 5). Une p mière partie de l'ouvrage esquisse l'histoire de l'institution et de l'Etat d la philosophie et montre pourquoi l'AI se situe au carrefour des scien humaines. La 2e, peut-être la plus éclairante — est consacrée aux conce qu'elle utilise ; la 3e à l'intervention institutionnelle qui est collective et c duit à la socio-analyse. La 4e, enfin, pose les problèmes propres à l'inst tionnalisation et l'Etat.

Née à l'époque de la guerre d'Algérie, généralisée en mai-juin 68, l'AI au départ un mouvement de contestation de l'institution mais qui, en théorisant, est en train de s'institutionnaliser lui-même, sans avoir réuss trouver son lieu dans l'espace universitaire — c'est, pourrait-on dire, science utopique.

Ce petit « Que sais-je », clair jusque dans ses obscurités, est écrit d un style alerte, avec une sorte de lucidité féroce et de jubilation désespé On y subodore nombre de problèmes rarement posés, presque toujo occultés ou refoulés parce que dérangeant de belles certitudes qui rend la vie sociale viable. Lecture à éviter donc par ceux qui se contentent prendre les institutions pour ce qu'elles prétendent être, sans les interro sur la vérité de leur fondement, ce qui est le propre de l'AI.

C. CONSTANT.

René LOURAU. 2
LE LAPSUS DES INTELLECTUELS.
Toulouse, *Privat*, Coll. « Réflexion faite », 1981, 293 pages.

L'analyse institutionnelle — R.L. est lui-même sociologue institutio liste — veut « comprendre comment l'institution est produite, se produi produit des rapports sociaux ». Or, « les débats de l'intelligentsia progres et critique concernant la reproduction des rapports sociaux ne posent ja la question du rôle de l'intelligentsia elle-même dans la reproduction et l titutionnalisation ». C'est là le lapsus des intellectuels dont parle le livr

le problème que l'A. tente d'éclaircir à partir d'exemples concrets où — après un bref aperçu sur les origines de l'intelligentsia française et étrangère — nous voyons défiler Zola, Péguy, Lucien Herr, Lénine, Léon Blum, Barbusse, Dadaïstes et surréalistes, Schumpeter, Gramsci, Henri de Man, Karl Mannheim etc...

A l'arrière-plan cette question : « Et si la reproduction des rapports de production, à l'Est comme à l'Ouest,... était assurée par l'intelligentsia... qui pompe le prolétariat pour assurer sa position ou son avenir de classe dirigeante ? » (p. 12). A travers ce procès des intellectuels c'est en fait et bien plus celui du socialisme — « idéologie de classe des intellectuels » et « directement orientée contre la classe ouvrière, contre l'autonomie des masses » — qui est instruit.

A l'heure actuelle, « le mythe managérial de « l'autogestion » remplace ou renforce celui de la solidarité et de l'alliance avec le peuple — pour mieux le manger » (p. 282).

Ce livre — d'un ancien de 1968 — pose des problèmes, apporte des matériaux (surtout des citations) et ouvre des perspectives souvent fort intéressantes. Mais on se perd un peu dans la multiplicité des pistes ouvertes dont on ne sait pas toujours où elles sont censées vous mener ni même si elles vont mener quelque part.

C. Constant.

Pensée politique

Jean-Christian Petitfils. **29-83**
LA VIE DES COMMUNAUTÉS UTOPISTES AU 19e SIÈCLE.
Paris, *Hachette,* Coll. « Vie Quotidienne », 1982, 319 pages. P. 70.

Curieux ouvrage, car, par rapport aux autres volumes de la collection, il ne porte pas sur une matière bien définie (par un lieu et une époque). L'A. (qui a beaucoup écrit, dont un volume intitulé *Les Socialismes Utopiques,* 1977) sélectionne un certain nombre (une quinzaine) parmi les communautés dans lesquelles ont tenté de s'incarner ces doctrines *. En principe, les communautés à base religieuse sont laissées de côté, sauf (pour des raisons mal définies, p. 31) la communauté d'Oneida (Etat de New York, 1848-80, « chrétiens perfectionnistes » attendant le Retour imminent).

Les communautés une fois choisies, l'A., dans une 1re partie, donne un très bref aperçu de leur histoire et des idées de leurs inspirateurs (Owen, Cabet, Fourier et Considérant, les Anarchistes).

Puis, dans une 2e partie bien plus longue, il montre que de nombreuses ressemblances de fait rapprochent entre elles ces différentes tentatives (en dépit d'idées très diverses dans leur ligne générale et même dans les détails) ; cette 2e partie étudie parallèlement les communautés selon un plan « logique » : Projet, Installation, Vie, Femme et Famille **, Querelles, Dissolution.

En conclusion, l'A. rapproche de ces faits anciens les communautés de jeunes des années 60-70.

Bonnes bibliographies (dans les notes et dans une section spéciale) ; documentation est très dispersée, mais souvent plus abondante qu'on ne supposerait, et de double origine (propagande — témoignages de parti pants).

D. R.

---

* La plupart en Amérique, quelques-unes en Grande-Bretagne, en Fran en Italie, une dans la future Roumanie. Une liste plus riche est annexée.

** A cet égard, les communautés utopiques ont été, sauf une ou de beaucoup moins révolutionnaires que les idées des inspirateurs ne le font pens Les exceptions sont examinées avec soin.

Michel VOVELLE. **30**

IDÉOLOGIES ET MENTALITÉS.

Paris, *Maspéro,* Coll. « Fondations », 1982, 331 pages. P. 71.

Le titre de cet ouvrage est aussi celui de son introduction, qui précis une clarification nécessaire. En effet, si le premier terme, *idéologie*, est util par les historiens de formation marxiste, et évoque une perspective dy mique, avec la prise en compte du mode de production comme surdéterr nant le second, *mentalités* est une notion plus floue, qui a évolué avec l'ext sion du champ des recherches : de l'étude des cultures explicites dominan à celle des représentations, sensibilités, attitudes, pratiques et comporteme collectifs, plus ou moins mis du côté du « populaire ». D'où le *et* du ti qui appelle aussi à une perspective pluridisciplinaire.

Cette saisie de réalités non exprimées explicitement pose en effet plusie questions : à quelles sources recourir pour en faire l'histoire, l'écrit ét insuffisant ? dans quelle durée, dans quel temps inscrire cette histoire perdure à première vue immémorialement ? comment expliquer alors qu' paraissent quand même des changements brusques, des ruptures, qui se tuent dans un temps court ? (par ex. la Révolution française) ?

A travers le regroupement d'une série d'articles ou de contributions ces différents points, c'est à une réflexion de fond que M.V. nous con avec des exemples pris dans l'histoire religieuse, celle de la mort, ou de fête avec ses symboles, ou de la socialisation.

M.-L. FABRE.

Bernard EDELMAN. **31**

L'HOMME DES FOULES.

Paris, *Payot,* Coll. « Petite bibliothèque Payot », 1981, 184 pages.

Après tant d'autres B.E. se demande : Comment ai-je pu être Stalini et, poussant plus loin, il reprend la question posée par le « Contr'Un » La Boétie : Comment les hommes peuvent-ils aimer et vouloir leur se tude ? La réponse, l'A. la cherche dans une relecture du jeune Marx, d'

CENTRE PROTESTANT D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION
Supplément au Bulletin de janvier 1983
8, Villa du Parc Montsouris, 75014 PARIS - Tél. 589.55.79

LES RÉSISTANCES A LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

La France du XVII[e] siècle n'est pas, malgré la mise en place de l'absolutisme royal, le pays centralisé et unifié que nous connaissons aujourd'hui.

C'est une mosaïque d'états, de pays, de provinces, groupés autour de la personne du roi mais différant chacun l'un de l'autre par son mode de gouvernement, ses coutumes, parfois sa langue, toujours ses privilèges. Ce qui relie en effet le roi à une province, à une ville, à un corps constitué, c'est l'ensemble des privilèges que le monarque régnant a confirmé en montant sur le trône ou qu'il a lui-même accordé. Le monde de l'Ancien Régime ignore totalement la notion de loi générale applicable à tous et ne connaît qu'une masse de privilèges du haut en bas de l'échelle sociale.

1) *Royalisme et résistances*

Premier accroc à nos convictions les plus chères : les édits de pacification qui au XVI[e] siècle déclarent l'intention du roi à l'égard de ses sujets non-catholiques ne posent pas comme nous le croyons communément le principe de la liberté de conscience. Le plus célèbre d'entre eux, le fameux édit de Nantes reconnaît seulement des privilèges à un certain nombre de sujets. Dans ce cas précis les privilèges accordés sont en principe irrévocables. Mais les décisions d'un roi n'engageaient pas son successeur. C'est pourquoi à chaque nouveau règne il fallait faire confirmer les privilèges reconnus sous le précédent. L'édit de Nantes fut ainsi confirmé plusieurs fois (en 1610, 1615, 1643 et 1652) mais dès la mort de Henri IV il avait cessé d'être irrévocable. L'édit d'Alès accordé par Louis XIII en 1629 avait déjà vidé l'édit de Nantes d'une partie de son contenu. L'édit de révocation signé à Fontainebleau en octobre 1685 n'était que l'achèvement d'un processus.

Les protestants français ont ainsi vécu au temps de Louis XIV sous la protection d'un édit qui n'avait d'autre garantie que le bon vouloir du roi ou, comme on disait à l'époque, son bon plaisir.

On comprend alors facilement le pourquoi de l'attachement extraordinaire des huguenots à la personne royale, quand bien même la mise en place et le développement de l'absolutisme agrandissaient le fossé qui les en séparait.

L'autre pôle du protestantisme français est constitué par ses résistances : résistance à l'assimilation sous toutes ses formes, résistance à la

contrainte religieuse qui pèse sur lui, résistance à la pression de l'absolutisme centralisateur dans la vie de la cité.

Ces résistances peuvent se croiser ou s'ajouter à celles d'autres catégories de la population, ainsi la résistance à l'impôt ou à la mainmise des intendants sur les corps intermédiaires (Parlements, Cours Souveraines, Municipalités...). Les résistances à la volonté royale d'une France « toute catholique » ne sont pas le fait des seuls huguenots, n'en déplaise à tous ceux qui ont voulu identifier protestantisme et liberté.

Les innombrables soutiens et « complicités » que les français persécutés pour leur foi ont reçu de la part des compatriotes non protestants sont le signe d'une autre forme de pensée que la forme officielle. Le combat de Port-Royal pour sa survie et la manière dont la pensée janséniste va nourrir tant de membres de l'intelligentsia jusqu'au XIX[e] siècle sont un autre témoignage de résistance profonde.

Pour bien saisir la nature de ces résistances et ne pas être leurré par les notions d'aujourd'hui que nous transportons si aisément dans le passé il est nécessaire que nous ayons une idée claire des formes que le protestantisme français s'est donné au XVI[e] et XVII[e] siècle pour assurer dans la communauté nationale sa vie puis sa survie.

2) *L'organisation du protestantisme français au XVI[e] et XVII[e] siècle*

La notion de protestantisme français qui est la nôtre a été forgée au XIX[e] siècle par des historiens qui ont connu la longue lutte des églises réformées pour retrouver le mode de gouvernement presbytérien-synodal qui était le leur c'est-à-dire un régime d'assemblées. Les articles organiques accordés par Bonaparte en 1802 en pendant du Concordat ne prévoyaient pas la tenue de synodes nationaux, interrompus de par la volonté de Louis XIV depuis 1659 ! Ce n'est qu'en 1872 sous la III[e] République que Thiers autorisa la convocation d'un synode national, le premier depuis 213 ans.

La notion de protestantisme français dont nous avons hérité est celle d'une organisation ecclésiastique allant de la communauté locale conduite par les pasteurs et un conseil de laïcs aux assemblées synodales provinciales puis nationales. Cette organisation ecclésiastique a pour seul objet l'entretien spirituel de ceux qui y sont rattachés et une entraide diaconale.

Notre objet n'est pas d'approuver ou de contester cette organisation telle qu'elle peut être vécue aujourd'hui. Il est de faire remarquer qu'une telle notion ne suffit pas pour comprendre dans son ensemble le protestantisme français des XVI[e] et XVII[e] siècles. Comment rendre raison du droit des princes et des nobles dans l'église réformée, de l'existence des assemblées politiques, des places de sûreté de l'édit de Nantes, des compagnies d'hommes fournies par les communautés locales aux armées huguenotes ? Quelle place faire, avec une telle notion, aux droits du monarque sur l'église, droit de la réformer, droit de convoquer un concile et de faire appliquer ses décisions ?

Certes l'organisation presbytérienne-synodale de l'église réformée est essentielle pour notre compréhension du protestantisme mais elle est insuffisante.

Nous n'avons pas la place dans le cadre de cette brochure de proposer une autre compréhension ; nous voudrions seulement essayer de donner quelques aperçus.

Une des idées fondamentales au moins depuis Constantin est le devoir du prince de veiller sur l'église. L'Empereur de Rome, puis ses héritiers sont « évêques extérieurs » de l'église, responsables de convoquer les conciles, responsables de veiller à la réforme des communautés. La longue lutte entre la papauté et l'empire finira par l'éviction des princes du gouvernement de l'église catholique. Mais au XVIe siècle nous n'en sommes pas là ! Le roi d'Angleterre, le roi de Suède ou tel autre prince pourra s'autoriser de son droit de surveillance « épiscopal » pour réformer l'église dans ses possessions. Le roi de France a aussi une telle capacité et pendant la plus grande partie du XVIe siècle les « bons esprits » catholiques d'une part, les huguenots « politiques » d'autre part vont vivre dans l'espoir sinon de la réunion des chrétiens de France dans une seule église, du moins de la convocation par le roi d'un synode national pour réformer l'église officielle.

La conversion de Henri IV au catholicisme puis la proclamation de l'édit de Nantes porteront un coup fatal à cette espérance. Encore que sous Louis XIV on verra le pasteur Pierre Du Bosc (1623-1692) porte-parole de nombre de ses collègues justifier auprès d'un correspondant anglican l'absence de l'épiscopat dans les églises réformées de France en écrivant que les réformés n'avaient pu élaborer qu'une structure provisoire dans l'attente de la réformation de l'église française par le roi.

Il est indéniable que les églises réformées de France se sont organisées en dehors et sans l'autorisation royale. Mais tous les édits de pacification mentionnent la présence de commissaires royaux protestants dans les synodes non pas tellement pour surveiller et contrôler ces assemblées que pour manifester que le prince est protecteur du bon ordre qui doit régner dans l'église selon la prescription de l'apôtre Paul à Timothée (I Tim. 11, 2). Théodore de Bèze (Confession de foi du chrétien, 5e partie, § 12) affirme que « ce n'est qu'à défaut de princes chrétiens ou quand ils ne feront pas leur devoir » que la fonction en reviendra aux pasteurs.

Une autre conviction de l'époque est de considérer les magistrats comme ayant une charge publique dans l'église. Théodore de Bèze (op. cité, 5e partie § 23) distingue quatre classes : 1) les pasteurs et docteurs ; 2) les diacres ; 3) les anciens ; 4) les magistrats. L'article XXXIX de la Confession de foi de La Rochelle rappelle que « Dieu a mis le glaive en la main des magistrats pour réprimer les péchés commis, non seulement contre la seconde table des commandements de Dieu, mais aussi contre la première ». Aussi pour manifester que l'office des magistrats est aussi un office de l'église une place spéciale (des bancs recouvert d'un tissu bleu semé de fleurs de lis) leur est réservée dans les temples.

Les princes et les nobles ont dans l'église un ensemble de responsabilités et de droits pas seulement honorifiques. Ils ont le droit de choisir librement leurs aumôniers et leurs chapelains. Beaucoup de communautés locales ne pourront naître, vivre et se développer que parce qu'un seigneur leur offre sa protection. Sous l'édit de Nantes ce sont les églises très nombreuses qu'on appelle « églises de fief ». Quand en 1571 au

synode national de La Rochelle tous les députés des églises signent e ratifient solennellement la confession de foi qui prendra le nom de la ville il est estimé nécessaire de la présenter également à la Reine de Navarre Jeanne d'Albret, à son fils le futur Henri IV, au Prince de Condé et à tous les Seigneurs pour qu'ils la signent à leur tour. En 1562, au Mans, pour choisir un pasteur, le consistoire se réunit avec « Messieurs de la Noblesse ». Ainsi dans l'organisation réformée de l'église la noblesse garde sa dignité d'Ordre à part. Henri IV à la conquête de son trône portera le titre de « protecteur des églises réformées de France ». Au siècle suivant le duc de Rohan qui leva l'étendard de la révolte contre Louis XIII recevra le même titre.

C'est qu'à l'organisation ecclésiastique que nous connaissons s'est ajoutée une structure politique. Les fameuses assemblées politiques ont organisé les réformés en parti, réglementé le recrutement de l'armée l'administration des finances et celle de la justice. D'autre part elles ont entamé et poursuivi des négociations dont l'objet était l'établissement de la liberté de conscience et de l'état-civil des protestants en France. L'aboutissement que représente l'édit de Nantes est le fruit des efforts non des synodes, mais des assemblées politiques.

On aurait tort, parce que les guerres de religion ont été des luttes fratricides, de rejeter tout ce que le service de la « Cause » dans le cadre de la lutte armée et des négociations juridiques a apporté pour le droit à l'existence de la minorité réformée.

3) *Situation idéologique des protestants et conscience de leur passé*

A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, quelle est réellement la situation non pas matérielle, tout le monde la connaît, mais idéologique des protestants français ?

Il est loin, le temps où Jean Calvin, plaçant son épître au roi en tête de l'« Institution de la religion chrétienne », espérait avec tant de ses contemporains que le roi de France prendrait la tête de la réforme de l'église.

Il est loin, le temps où les grands féodaux protestants couvraient les églises de leur protection et défendaient la Cause avec leur épée. L'action patiente de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin, puis de Colbert avait balayé leur opposition, de même que la domestication de la noblesse à la Cour avait réduit les esprits frondeurs.

L'indépendance des villes, des états, des provinces, autant de souvenirs ruinés sous la grande ombre de l'absolutisme en marche. Les charges civiles et militaires ont été ôtées aux protestants, les corporations leur ont été fermées, les unes après les autres, les garanties d'équité dans la justice ont disparu avec les Chambres de l'édit.

L'organisation ecclésiastique elle-même est décapitée. On avait commencé par interdire la convocation des synodes (pas de synode national après 1659), on avait fini par bannir tous les pasteurs hors du royaume et interdire tout culte.

Ainsi plus de chefs princiers, plus de chefs religieux, les têtes se sont effondrées, apparemment il n'y a plus rien.

Cependant, il faut bien le constater, tout est loin d'être joué. La monarchie qui depuis plus d'un siècle n'a cessé de jouer et de gagner dans cette partie engagée avec le « petit troupeau » se heurte à une résistance ou plus exactement à des résistances. L'absolutisme, à qui rien ne résiste, car il va dans le sens des aspirations de la majorité, connaît là son premier échec, un échec retentissant, un échec qui porte en lui la mort.

La révocation de l'édit de Nantes n'est pas le terme d'un règlement de compte entre l'église romaine et l'hérésie protestante. Sans doute l'église catholique l'a-t-elle cru et la façon dont elle a salué en Louis XIV un nouveau Constantin, un nouveau Théodose destructeur des hérétiques, amplifiée par tous les moyens de la propagande royale a ancré cette idée. Mais la manière dont Louis XIV s'est servi de l'église catholique pour la réalisation de ses desseins, son comportement à l'égard des évêques perçus avec désinvolture comme de simples exécutants du pouvoir, le développement de sa politique et de sa diplomatie, permettent de voir qu'en l'occurrence l'Eglise de France n'a été que la cinquième roue du carrosse. Sa domestication a contribué à son aveuglement.

Une situation idéologique est déterminée par la conscience d'un passé. Après 1685 les protestants français ont la conscience d'un passé de résistance armée, celui de la « Cause », pour la reconnaissance de la liberté de conscience et de culte ; beaucoup de vieillards ont connu, voire participé, aux entreprises du duc Henri de Rohan pour faire cesser le laminage des positions protestantes par le pouvoir royal. Beaucoup rêvent à cette époque où les libertés se défendaient les armes à la main. La multitude des rapports adressés à Versailles, s'il ne font état d'aucun soulèvement, expriment la crainte des catholiques et particulièrement de tous ceux, consuls, échevins ou magistrats, qui détiennent une parcelle de pouvoir, d'une nouvelle révolte. On peut se demander par ailleurs si les brutalités et les démonstrations de force des troupes royales lors des dragonnades ne sont pas une façon de prévenir toute vélléité de résistance armée, cauchemar des intendants.

Sans parler du souvenir des martyrs désarmés du début de la Réforme, les protestants français ont aussi depuis plus de cinquante ans l'enseignement de leurs pasteurs qui, au nom de l'obéissance due au roi, ont combattu toute idée de résistance par les armes. Cet enseignement est exprimé dans la belle devise entourant l'emblème du marteau et de l'enclume : « tant plus à me frapper on s'amuse, tant plus de marteaux on y use ». Il s'appuie au plan religieux sur la conviction que plus les épreuves s'abattent sur lui, plus le peuple doit y reconnaître le châtiment de son péché et de son impiété. Il s'appuie au plan politique sur la conviction que le roi est véritablement le père de ses sujets et qu'il ne peut pas vouloir tout ce qui est fait à son peuple. La responsabilité incombe à son entourage, à ses mauvais conseillers qui l'informent mal, qui le trompent. En juin 1685 la noblesse protestante du Poitou envoie encore deux députés à la Cour avec mission d'informer le roi des mauvais traitements qu'on ose infliger en son nom à sa noblesse. Louvois a juste le temps de les intercepter et de les jeter en prison avant qu'ils aient pu importuner la majesté royale !

4) *L'importance de l'émigration*

Avec l'exil des pasteurs, l'église réformée est complètement désorganisée et, bien qu'il soit interdit d'émigrer pour ceux qui ne peuvent s résigner à abjurer ou qui, ayant abjuré, veulent vivre selon leur foi, u courant d'émigration extrêmement fort se développe principalement ver l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse. Les pasteurs réfugié exhortent les fidèles à quitter Babylone pour confesser le nom de Die sur une terre de liberté. Le mouvement, si rien ne l'arrête, entraîner la disparition du protestantisme en France.

L'exode vers les pays du « Refuge » concerne toutes les classes sociales : nobles, bourgeois, artisans, ouvriers, paysans. On a souvent insist sur le départ des élites et c'est vrai qu'il était plus facile pour un nobl d'aller mettre son grade et son épée au service d'un prince étranger, un artisan d'emmener sa technique ou à un marchand de transférer se fonds qu'à un paysan de quitter son champ. L'exode des familles constitu une forme de résistance à l'oppression et pas la moindre. On abandonn beaucoup en partant, même si on garde chevillé au fond du cœur, l'espoi d'un retour sous la protection d'un édit de Nantes restauré.

On part le plus souvent après avoir essayé de mettre à l'abri de persécuteurs ce qui constitue le patrimoine. Il faut toute l'ingéniosit des agents de la régie des biens des religionnaires fugitifs (une vieill institution de la monarchie qui deviendra en 1790 la régie des biens nationaux), toute une politique de primes à la délation pour détecter le arrangements, les faux contrats souscrits par les fugitifs. Il convient d signaler le comportement de ceux qui, parents ou non des réfugiés, protestants nouveaux convertis ou catholiques, ont consciencieusement adressé à Londres ou à Amsterdam les fermages de biens dont ils étaient devenus les propriétaires fictifs et cela pendant des décennies.

On part pour pratiquer librement sa religion, certes, mais aussi pou rejoindre des membres de sa famille, parce que, faute de comportemen catholique, on n'a aucune chance d'avancement dans l'armée ou la marine, parce que le commerce est ruiné et que l'on n'a plus de travail. O voit ainsi des compagnons catholiques aller rejoindre au Refuge leu patron huguenot qui se recrée une situation. On part aussi bien évidenment pour faire échapper ses enfants à l'enfermement dans l'hôpital o dans le couvent, on part parce que l'on est recherché par la police pou crime de relaps ou d'assemblée.

On part de toutes les façons : avec une autorisation du roi quan on est Maréchal de France comme Schomberg ou grande dame comm la duchesse de La Force, expulsé comme inconvertible quand on e « confesseur de la foi » et que trois ans de prison et de mauvais traitments n'ont pas eu raison de vous. On part surtout contre la volonté d roi puisque l'exil est interdit et les galères ou la prison promis au fugitifs arrêtés. On utilise toutes les ruses et tous les subterfuges pa terre et par mer. On saisit l'occasion pour déserter à la tête de sa compagnie si elle est composée principalement de protestants. On profi de l'arraisonnement du vaisseau sur lequel on sert par la marine anglai pour passer à l'autre bord...

L'importance de l'émigration qui n'a jamais cessé du début du XV

siècle à la fin du XVIII[e] est mal connue et nous espérons que les travaux entrepris dans le cadre du tricentenaire de 1685 vont apporter la lumière. Il est sûr en tout cas que l'émigration est inégale selon les provinces et la proximité des frontières maritimes ou terrestres. La Normandie, la Picardie, la Champagne, Metz ou Sedan ont perdu la grande majorité de leurs réformés au profit du Refuge. Les provinces du Midi par contre semblent avoir connu une émigration plus réduite. La différence entre ceux qui partent et ceux qui restent modifiera très sensiblement la carte géographique du protestantisme français au XVIII[e] siècle.

5) *Abjuration et résistances*

Si le peuple protestant est déchiré, si beaucoup partent, beaucoup aussi restent. Et la diversité des comportements mérite d'être vue d'un peu près.

L'abjuration a été obtenue de trois façons : ou bien par la persuasion. C'est le cas de Turenne en 1668, converti par Bossuet ; mais les abjurations de bonne foi ont dû devenir fort rares à mesure que les moyens de pression musclés se sont affirmés. Deuxième façon d'abjurer : l'affirmation constamment répétée aux oreilles huguenotes : « Convertissez-vous, le roi le veut ». Bossuet dans ses tentatives d'accomodement sur la religion avait relativisé le culte des saints et envisagé de donner aux nouveaux catholiques la communion sous les deux espèces. Mais à l'heure de la révocation le temps n'est plus à l'argumentation théologique. Le roi le veut. Cruel dilemme de la conscience écartelée entre son devoir d'obéissance au souverain et l'exigence de la foi. Puisque les théologiens protestants avaient admis qu'on pouvait faire son salut dans l'église romaine de quel droit de simples laïcs pouvaient-ils préférer une forme de vie chrétienne, une « religion » qui se prétendait réformée et que le roi ne voulait plus ? Certains en conscience cédèrent. Ainsi ces pasteurs de Saintonge qui à la veille de la révocation, sentant la menace qui va s'abattre sur leur église, abjurent solennellement « l'hérésie de Calvin » (Qui n'abjurerait l'hérésie de Calvin entendue au sens strict ?) prennent une charge de notaire ou de juge qui leur permet de rester en contact avec leurs anciennes ouailles, font bâtir une chapelle dans leur domaine qu'ils placent sous l'invocation de... Dieu le Père, regroupent leurs ouailles, les visitent et les consolent jusqu'au jour où leur pension de ministre converti cesse d'être payée car leur manège est découvert et où ils sont poursuivis. La troisième façon d'abjurer est la contrainte justifiée par l'interprétation étonnante de la parabole des noces, le « contrains-les d'entrer ». L'acharnement policier, l'importance des moyens mis en œuvre ne laissèrent aux protestants le choix qu'entre la fuite et l'abjuration. L'abjuration fut générale et, de tous ceux qui restèrent, un petit nombre seulement échappa à cette humiliation.

Le roi a obtenu ce qu'il voulait : la France est devenue toute catholique sous le règne de Louis le Grand. Les courtisans célèbrent à l'envie les mérites du monarque sans pareil qui a recréé l'unité religieuse du royaume très chrétien. Les monuments, les poèmes, les médailles, les gravures, les tableaux exaltent ce haut fait. Il n'y a plus de protestants en France. Telle est du moins le propos de la propagande officielle.

De sorte que, pour continuer à vivre, il va falloir hisser la réalité au niveau de la fiction. Tous les ci-devant réformés reçoivent l'appellation de nouveaux catholiques, qu'ils aient ou non fait abjuration ; mais, comme on connaît la valeur de leur conversion, n'ont droit à l'appellation, au label d'ancien catholique, que ceux dont l'abjuration est antérieure à 1681 !

Une des originalités de la politique de révocation de l'édit de Nantes n'est pas d'être la persécution d'une minorité religieuse. L'intolérance a eu si souvent partie liée avec la religion dans l'histoire des hommes que cet événement n'est qu'un parmi beaucoup d'autres. Louis XIV a voulu et cela est bien dans sa manière, tout jouer et tout gagner. Non seulement la France devait redevenir toute catholique, être de la religion du roi mais les sujets devaient savoir qu'ils n'avaient aucun droit, pas même celui de leur conscience, et que toute expatriation leur était interdite Ils se croyaient libres. Ils n'étaient que des mineurs sous la tutelle du monarque. Peu importait ce qu'ils pensaient. L'essentiel était leur sou mission manifestée dans tous les actes de la vie, de la naissance au tom beau.

La politique de révocation ne consiste pas seulement à empêcher les gens de partir, à les contraindre à l'abjuration et à les laisser sans église sans pasteur et sans bible. Elle est aussi active et veut pénétrer jusqu'au for intérieur des « nouveaux convertis » : obligation pour ces nouvelles ouailles et pour elles seules d'assister sous surveillance à la messe, de s confesser au prêtre, d'offrir le pain bénit, de donner tous les signes d'ap partenance à la religion des persécuteurs ; obligation surtout de recevoi l'hostie, humiliation suprême. Rarement la mégalomanie d'un tyran a s descendre si profondément dans l'intimité de l'homme avec son Dieu e transformer par la contrainte en horrible blasphème le signe joyeux d la communion divine.

On brûlera vifs ceux qui oseront ôter de leur bouche l'hostie qu'o a mise de force. La contrainte est d'autant plus forte que si deux nou veaux convertis veulent se marier, ils sont obligés, non seulement de s confesser, mais de communier. D'où l'absence à peu près totale de ma riages de nouveaux convertis dans les années qui suivent immédiatemen 1685.

On pourrait remarquer la même pression et la même résistance propos des derniers sacrements qu'il était interdit aux mourants de r fuser. Ceux qui voulaient mourir dans leur foi eurent leur corps traîn à travers les rues jusqu'à la décharge publique. On peut imaginer san peine l'effet de ce spectacle pitoyable sur les populations, d'autant qu le convoi était parfois suivi d'une famille en grand deuil.

La résistance et l'indignation en l'espèce vint aussi des curés, de moines, des évêques qui, scandalisés de ce qu'on les contraignait de fai sur ordre de Versailles, dispensèrent de la nécessité de communier ceu qui leur avouaient qu'ils étaient toujours dans les sentiments de leu première religion ou ne firent pas état de la résistance des mourant L'évêque de Grenoble, le cardinal Le Camus fit publier une lettre au curés de son diocèse où il condamnait ces communions sacrilèges. L commandants de troupe répondirent qu'ils prenaient leurs ordres de

our et non des évêques et que ces ordres portaient de faire communier s convertis de gré ou de force.

Finalement l'opération se condamna par son excès, le comportement 'une partie notable du clergé permit dans bien des cas d'éviter le pire ; : surtout la Révolution d'Angleterre qui arriva en 1688 et la guerre qui 'ensuivit détourna momentanément le pouvoir de la surveillance de la onduite des Nouveaux Convertis.

Nous avons relevé que la France était une mosaïque de provinces, e coutumes, de privilèges. On le voit bien tout au long du XVIIIe siècle ans le comportement des pouvoirs à l'égard des protestants. Dans une ille, les protestants jouiront d'une tolérance relative et parviendront à ccuper des situations publiques enviables. Dans la métropole voisine, intolérance sera de règle. Dans telle province et à telle époque, le culte u désert sera toléré. A la même époque dans une autre province, la ourde machine des mouvements de troupes, des arrestations, des amen-es sera mise en branle. Tel fugitif arrêté sera condamné et envoyé aux alères, tel autre de même condition sera simplement renvoyé chez lui près admonestation. En 1789 à Paris, Rabaut Saint-Etienne, pasteur et éputé du Tiers aux Etats-Généraux est présenté à la Cour et dîne chez : ministre tandis que son collègue de Rouen, Pierre Mordant vit caché, oursuivi par le Parlement de Normandie pour avoir célébré un culte proscrit » en public !

Dans cette diversité de comportements des pouvoirs il faut voir sans oute le reflet de la disparité de l'ancienne France mais aussi sans doute différence d'opinion quant à la conduite à tenir avec les non-catholi-ues. Le long combat des « Lumières » pour la tolérance s'enracine dans conscience.

Résistances protestantes et cohésion familiale

Mais revenons à la révocation. Voilà un peuple livré à ses persécu-eurs, un peuple qui n'a plus de chefs princiers, plus de guides religieux. es têtes ont disparu. Apparemment il n'y a plus rien.

Pourtant il y a des têtes, ce sont des fortes têtes. Il faut évoquer la urprise de Fénelon accomplissant sa mission de convertisseur en Sain-onge quand de pauvres femmes du peuple sans instruction osent contes-er son enseignement en lui citant des passages de l'Ecriture.

C'est que la population protestante est préparée de longue date aux rimades. Il y a au moins vingt-cinq ans, quand ce n'est pas cinquante, u'il y a plus de faveur à espérer du pouvoir, plus de chance de faire arrière si on reste protestant. Il y a longtemps que les tièdes ont changé e bord et se sont ralliés à la religion officielle.

D'autre part le caractère de « petit troupeau », la qualité de l'ensei-nement structuré donné par les pasteurs, l'accès à la culture du livre ar le biais de la Bible, du psautier, du catéchisme, la passion des contro-erses descendue à un degré si général et si humble que « l'abrégé des ontroverses » du pasteur Charles Drelincourt figure parmi les livres les lus courants que possèdent les protestants, la relative fermeture de ce roupe humain à mesure qu'augmente son endogamie, tout cela contri-ue à donner à la minorité huguenote une cohésion très grande.

La cohésion est si grande qu'il est difficile de se séparer de ce grou et c'est là un des éléments importants du climat révocatoire. Ne se f pas catholique qui veut, mais seulement celui qui peut. Expliquons-no Alors que tout officiellement favorise le protestant qui se convertit catholicisme, tout dans son groupe familial et social l'en empêche. C abjurer le protestantisme sans contrainte, c'est perdre la solidarité sa famille, de son clan. C'est risquer de perdre son héritage, l'appui la garantie de son milieu social, souvent son travail ou sa clientèle. Pa doxalement ce sont les pauvres qui ont le plus à pâtir car devenus catl liques ils iront augmenter la masse de ces misérables, mendiant leur p aux portes des églises alors que, restés protestants, ils trouveront u entraide chez leurs coreligionnaires plus fortunés.

Il faut être riche pour pouvoir tourner le dos à son milieu d'origi et là encore les relations d'affaire doivent être prises en considérati Quel accueil un marchand rochelais devenu catholique peut-il espérer ses correspondants de Londres ou de Rotterdam ?

La cohésion des sociétés familiales est l'un des facteurs essenti de résistance à l'absolutisme. Non seulement pour empêcher leurs me bres de virer à l'autre bord, mais aussi pour reproduire le modèle lequel on vit.

C'est au sein des familles que se maintient et se transmet l'ens gnement protestant. Enseignement bien modeste en vérité qui fait père ou de la mère le conducteur spirituel de la famille. Enseignem clandestin défaisant souvent le soir la leçon inculquée aux enfant l'école catholique dans la journée. Enseignement quasi immobile se no rissant des mêmes textes, des mêmes prières que les générations temps de tolérance ; de moins en moins théologique et de plus en p moralisateur. Enseignement populaire enfin, car ceux qui se lèvent p prêcher dans les réunions interdites sont de pauvres gens sans beauc d'instruction, qui n'ont pas appris à développer un discours, une pens Au début ils se contentent de lire ou de relire un sermon « moulé », c' à-dire imprimé d'un des pasteurs d'autrefois, échappé à la vigilance la police. Mais le ton de ces sermons ne cadre plus avec la situat vécue. Alors ces liseurs de Bible osent. Ils commentent le texte sa l'appliquent au moment présent, incitent leurs auditeurs à la repenta et au pardon et peu à peu assument l'ensemble des fonctions pastora à la réserve de la Sainte Cène. C'est parmi ces gens-là qu'Antoine Co quand il parviendra à restaurer clandestinement la structure de l'ég réformée, recrutera ses pasteurs du désert. Et c'est parce que ce sont pauvres gens qui ne s'expriment pas aisément que la bourgeoisie éclai refusera presque toujours de les accepter comme pasteurs.

7) *Résistances et témoignage*

Nous avons dit que la cohésion de la minorité huguenote est la c sion d'une société familiale et que l'enseignement s'y transmet au s des familles. Cette société familiale s'élargit aux dimensions d'une c munauté ecclésiale et l'affirmation publique de son existence, nécess à la vie de tout groupe social, apparaît dès la destruction des tem et l'exil des pasteurs. En Dauphiné on prêche sur l'emplacement

emples abattus, partout on se rassemble pour le culte par centaines, oire par milliers. Malgré la répression, malgré les amendes qui s'abatent sur les secteurs où des assemblées ont été tenues, les assemblées se naintiennent et le culte du Désert s'organise. Il s'organise si bien que la nonarchie finira par le tolérer dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Et c'est de l'organisation patiemment mise en place par les pasteurs du Désert que sortira après la Révolution de 1789, le protestantisme français éformé.

Cette résistance est la plus célèbre avec la révolte armée que constitue a guerre des Camisards, guerre d'une génération qui a à peine connu la évocation, qui a grandi sans temples et sans pasteurs, et qui se lève evant l'appel des « petits prophètes inspirés » dans un véritable soubreaut de l'âme. La guerre des camisards est devenue à notre époque une popée, un symbole de l'aspiration fondamentale des hommes à la liberté. l ne faudrait pas que la célébrité de cette forme de résistance nous empêche de discerner d'autres formes de luttes.

Nous pensons tout particulièrement à la résistance des humbles, elle des petits artisans, des paysans, celle qui précisément a laissé le noins de traces dans l'histoire. Pour eux il n'y a pas de biens à confisuer, pas d'amendes à faire payer, pas de correspondances abondantes onservées dans les archives des ministres ou des intendants ou si peu ! 'our eux il n'y a pas eu non plus de littérature adressée depuis les pays u Refuge en dehors de la liturgie, de la Bible et du psautier. Ce sont par xemple les paysans du pays de Caux ou du bocage normand qui pendant lus d'un siècle vont baptiser eux-mêmes le fils ou la fille que le Seigneur eur donne, puis ensuite vont les faire porter à l'église romaine par les omestiques ou les voisins les plus modestes, en se gardant bien d'y araître eux-mêmes. Ce sont les pauvres vignerons d'Asnières-lès-Bourges, solés au milieu du Berry, qui trouvent le moyen de maintenir parmi eux a lecture et l'écriture qui leur permettent l'accès au livres saints. Ce sont es familles de paysans vendéens où pendant tout le XVIII[e] siècle des onseils de famille règleront en secret le partage des héritages qu'on est bligé de garder officiellement en indivis ; car ne se mariant pas à l'église atholique on ne donne pas de légitimité à ses enfants et aucun protestant e peut demander un partage de biens.

L'histoire est nourrie par la vie des héros et l'histoire de la résistance ussi. Les protestants ont longuement appris à méditer l'exemple de tous es galériens pour la foi qu'une simple abjuration aurait instantanément endus à la liberté ou de ces femmes de la Tour de Constance autour de Marie Durand au « résister » célèbre qui, d'une certaine façon, détenaient es clés de leur prison. Le « témoignage » rendu par ces hommes et ces emmes de toutes conditions, de tous âges, est aujourd'hui encore susceptble de nous inciter à savoir dire non quand il le faut, parce qu'il s'agit e l'honneur de Dieu, parce qu'il s'agit de l'honneur de l'homme. L'exemle de ces héros ne doit pas nous empêcher de discerner l'action si humle de ceux qui ne laisseront pas de nom et dont la fidélité a fait que ous sommes vivants aujourd'hui, forts de notre dignité d'hommes.

Denis VATINEL.

COUP D'ŒIL SUR UN ANNIVERSAIRE

Traduite dans le langage des médias contemporains, la Révocation e une histoire simple. C'est l'histoire d'un Pouvoir qui persécute une Min rité. On dispose là de deux termes fétiches. Il est possible de les co biner diversement. Dans tous les cas, un des deux rôles est celui bon, et l'autre celui du méchant. Les commémorations de 1985 n'échap ront sans doute pas à ce jeu de massacre. On n'en sera pas dupe.

Rappel historique

Sur le Pouvoir régnant en France en 1685, il n'y a rien à ajout Elisabeth Labrousse montre son originalité, le caractère — étrange po nous — de sa sacralité chrétienne. La certitude qu'il nourrissait d'av à s'occuper des âmes, il ne la tenait pas d'une espérance profane. Nu ambition, chez Louis XIV, de créer une nouvelle humanité. Mais u certitude profonde, ancrée en lui par ses légistes, ressassée à ses oreil moins par ses courtisans que par ses conseillers politiques : il fall rétablir l'état passé du royaume, l'ancien état. C'était, pour la Couron une diminution, une humiliation que de tolérer sur son sol une for d'Eglise dissidente. On supprimerait cette anomalie. On en reviendr à la tradition glorieuse d'une monarchie séculaire. C'étaient ces rêve qui constituaient presque toute la culture de l'élite dirigeante. Les gran familles gallicanes les avaient hérités de leurs pères ; elles les entre naient chez les puissants du jour ; elles ont tenté, par une mesure force qui pouvait très bien passer pour une mesure de routine (un rê en tout temps, pour des fonctionnaires !), de transformer ces chimè en réalité. Des colloques d'historiens annoncés, en France et à l'étrang pour 1985, on peut espérer quelque éclairage sur cet état d'esprit d' cien Régime.

Reste à comprendre la Minorité. Ses valeurs sont religieuses, m elles sont aussi politiques. Le livre récent du doyen Jean Carbonn vient à propos pour nous rappeler que les deux domaines ne sont faciles à délimiter. S'ils s'interpénètrent au XXe siècle, à plus forte rai le font-ils au XVIIe. De fait, les persécutés de 1685 n'ont rien à voir a ce qu'on appelle de nos jours des « marginaux ». Les protestants maient, au contraire, une sorte de corps *privilégié*, dont les privilè depuis soixante et trente ans, ne cessaient d'être rognés, mais qui be ficiait, depuis l'origine, d'échapper à une partie de la loi commu l'obéissance à l'Eglise territoriale, support et rouage de l'Etat. Pas passe-droit dans ces dispositions, que les bénéficiaires interprètent c me une clause de sauvegarde, comme une compensation qui leur est pour l'insécurité, pour les souffrances et les massacres du XVIe siè une espèce de « pretium doloris », si l'on veut. Mais, avouons-le, s Louis XIV, les souvenirs de la Saint-Barthélemy n'obèrent plus l'inco cient collectif. Dans un royaume plus policé, l'opinion publique, la gra majorité — que ne préoccupent ni les subtilités théologiques ni la si larité, vécue par cinq générations, d'une « culture » réformée — comm cent à trouver désagréable qu'on se réclame, pour échapper à la loi gé rale, d'une situation de troubles à ce point dépassée.

La transposition n'est donc pas facile, de la situation de 1685 à celle de 1985. L'historien reste un peu rêveur devant l'idée candide selon laquelle les périodes passées ont des leçons pour nous. Mais l'historien protestant constate aussi qu'il existe, dans sa communion, un taux assez exceptionnel de « sensibilité au passé » (pour reprendre l'expression de Philippe Joutard). Cette sensibilité s'est fixée au XIXe siècle, époque où le protestantisme, malgré sa libération civile, œuvre de la Révolution, continue d'entretenir une vive conscience de son destin minoritaire. Cette conscience, il la doit aux airs de triomphe du catholicisme du temps, qui intervient indiscrètement hors de la sphère religieuse. C'est dans ce climat qu'a lieu, en 1852, la fondation de la Société de l'histoire du protestantisme français (S.H.P.F.) : un organe de défense, qui se met au service d'un corps sans doute ravagé de divisions internes, mais passionné par la recherche de son identité.

Assez paradoxalement, les protestants se sont imaginé alors qu'ils descendaient des huguenots. La filiation peut s'avérer exacte, familialement, pour une partie des fidèles, et elle peut encore se soutenir pour certains aspects de la théologie. Mais je dis qu'il est paradoxal de trop la revendiquer sur le plan spirituel. Il y a tant de différences entre les deux religions ! Celle de 1685, crispée sur un « édit » à défendre, offre un bizarre mélange de transcendance et de chicane. Celle de 1850, largement renouvelée par maints apports étrangers, métamorphosée par le double choc du romantisme et du Réveil, est devenue méconnaissable : c'est presque une religion des œuvres. En tout cas, elle laisse à la sensibilité individuelle, aux émois du croyant (et aux conséquences ecclésiologiques de ces poussées d'individualisme) une liberté d'expression qui eût laissé pantois les tenants calvinistes de la sévère « Discipline ».

Pour un style de minorité

Entre les persécutés de 1685 et ceux qui, deux cents ans plus tard, se réclament de leur exemple, ce qui fait l'unité, c'est l'isolement (relatif), le défaut de moyens (pour se faire craindre), la souffrance, lourde ou légère, d'une certaine étrangeté dans sa propre patrie. Mais c'est aussi la foi en Dieu : les uns et les autres se retrouvent dans le sentiment de leur élection. Au service d'un Maître intransigeant, ils sont appelés à rendre un témoignage mal commode pour eux et, dans la société ambiante, mal reçu. Dans son vocabulaire religieux et dans les formes de sa prière, le XVIIe siècle s'inspire davantage de l'Ancien Testament, et nourrit un sentiment plus rude du péché, que ne fait le XIXe. Mais les deux âges du protestantisme ont en commun de la rigueur : sans consentement à de vrais sacrifices, et sans exercice de la volonté, les victimes de la Révocation et les fondateurs du protestantisme moderne n'imaginent pas qu'on puisse parler de vérité ni de morale.

C'est par rapport à cette double lignée d'ancêtres que l'image du protestantisme contemporain pâtit d'une certaine mièvrerie. Toujours minoritaire, notre confession est-elle encore suffisamment religieuse ? Le mal vient d'assez loin puisque, deux générations après 1685, on en était déjà à réclamer la reconnaissance de nos Eglises au nom d'arguments tirés de la philosophie naturelle, tels que les « droits de l'homme ». Voilà un

concept auquel jamais les huguenots n'auraient imaginé de lier le
survie. L'humanitarisme, depuis le siècle des Lumières, a gagné du terrai
L'habitude, petit à petit, s'est prise de parler de la pauvreté, des tar
sociales, de l'injustice, de la violence sans référence aucune au péché
chrétien ou à la culpabilité collective de la communauté. Il va de s
que le syncrétisme intellectuel et la permissivité morale sont complè
ment étrangers à la culture traditionnelle du calvinisme français.

D'une commémoration, bien entendu, on ne saurait vouloir qu'e
soit une restauration. Il est loisible aux protestants d'aujourd'hui
suivre leurs propres voies. Mais ils n'ont pas à dénaturer les voies d'a
trui. Les huguenots ont vécu leur foi sans se faire d'illusions sur la natu
humaine et sans donner dans le mythe du progrès : ce serait les trah
que de les enrôler sous ces bannières-là. On peut aussi les employer
des fins d'édification. C'est ce qu'a longtemps fait, avec la S.H.P.F., l'in
titution protestante. Et ce discours était respectable, qui, des proscr
et des galériens, des prophètes et des opiniâtres, retenait les appels à
repentance, les exemples de dévouement, les prouesses héroïques. Avouo
aussi que ce discours n'allait pas sans un certain orgueil : les « fils d
persécutés » — Emile Léonard l'avait bien vu — malgré leur pudeur
tive, ne dédaignent pas, comme jadis les membres de la noblesse, de fa
parade de leurs (plus ou moins authentiques) aïeux.

Mais, en contre-partie, a-t-on le droit de continuer à toucher
dividendes psychologiques d'une situation minoritaire sans en subir
inconvénients ? L'anniversaire devrait être l'occasion de nous prêcher
nous-mêmes notre propre singularité, et même notre isolement. Le «
tit troupeau » (le XVIIe siècle affectionnait cette métaphore) n'aura
mais pour rôle, sauf grâce imprévisible et très particulière, de plaire
plus grand nombre. Il se peut que le public des médias n'aime que
grands sourires : mieux vaut ne pas l'atteindre que se forcer à grimac
Il se peut que les sciences humaines prononcent l'anathème sur des
tions comme le salut et la grâce, le châtiment et la bonté de Dieu : mie
vaut perdre le contact avec les pontifes de l'intelligentsia que de le
permettre de croire que nous avons perdu le sentiment de notre « él
tion ». Des intellectuels protestants qui se fondraient avec délices da
le tissu culturel ambiant me sembleraient les plus mal placés pour or
niser à leur compte une commémoration de 1685.

∴

Mon propos vise à souligner l'importance du style. L'esthétique, po
une religion, n'est pas un problème mineur, et les Pères de l'Eglise lat
et grecque ne se trompaient pas en pensant qu'ils devaient prendre pa
sur les problèmes de l'éloquence et sur ceux des images. L'esthétique
protestantisme a toujours été grave. Le calvinisme est né dans la sobrie
On ne saurait évoquer l'histoire des huguenots dans la surabondance
dans le débraillé. Il devrait n'y avoir, en leur honneur, ni bavardage
plaisir de pérorer.

Mais le dépouillement n'est pas la maigreur. L'ascèse des réform
d'autrefois, leur crainte de tomber dans les pièges de la parole les a
nait peut-être à rester un peu pauvres dans l'adoration. Ils n'étaient po

nt pas sans voix. La Bible leur prêtait la sienne. Et ce n'est pas un édiocre discours que celui qui se laisse inspirer par le lyrisme de David ı par le sublime des prophètes. Si donc l'on veut célébrer dignement s victimes du malheur qui s'abattit, au XVIIe siècle, sur les Eglises formées de France, il y a place, à mon sens, pour deux formes de commémoration. L'une s'attachera aux faits. Elle aura le prestige de l'hisire, qui est un prestige sans aucun tapage ; elle aura cette sécheresse, ujours un peu froide, qu'entraîne avec elle la recherche de l'impossible ais idéale objectivité. L'autre cherchera des applications et dégagera :s leçons. Si cette célébration évite les parisianités, s'il est possible ı'elle se tienne dans un cadre de beauté épique, si l'on n'y élève le ton ıe par fidélité à la justice de Dieu (la justice des hommes restant touurs précaire), on saluera cette manifestation comme une contribution écessaire à la recherche actuelle de l'identité protestante.

Roger ZUBER.

NB — A notre connaissance, les colloques d'historiens actuellement prévus ur 1985 sont ceux de la S.H.P.F. (Paris, 17-19 octobre : « " Une foi, une loi, un i " ? La Révocation de l'Edit de Nantes et le protestantisme français en 1685 » du Centre d'histoire de la Réforme et du protestantisme (Montpellier, septeme : « La Révocation et le dehors du royaume »). Sur le thème du Refuge huıenot, colloques à Leyde (1-2 avril), Londres (26 sept.-2 oct.), et réunions de nstitut d'histoire moderne (C.N.R.S.) et du Comité protestant des Amitiés ançaises à l'étranger (début octobre).

BREVE BIBLIOGRAPHIE

Outre l'*Histoire générale du protestantisme* (tome II) d'Emile-G. LÉON on peut consulter :

S. MOURS : *Le Protestantisme en France au XVII*[e] *siècle,* Librairie pro tante, 1967.

D. LIGOU : *Le Protestantisme en France de 1598 à 1715,* S.E.D.E.S., 1 *Histoire des Protestants en France* (ouvrage collectif), Toulouse, vat, 1977.

Le numéro double, 76-77, de la Revue *XVII*[e] *siècle,* qui porte sur les testants en France au XVII[e] siècle, paru en 1967.

Pierre GOUBERT : *Louis XIV et 20 millions de Français.* Coll. de po « Pluriel ».

Denis RICHET : *La France Moderne : l'esprit des institutions.* Coll. de che. Flammarion.

Un ouvrage contemporain, paru en 1686, Pierre BAYLE, *Ce que c'est qu France toute catholique sous le règne de Louis Le Grand* est access dans une édition critique récente, édité chez Vrin en 1973. Il s d'un pamphlet protestant qui, au même titre que *Les plaintes Protestants cruellement opprimés dans le Royaume de France* pasteur Jean CLAUDE, publié aussi en 1686 (et dont la dernière édi est de 1885), illustre admirablement le point de vue des persécu

E. L

part, du Freud de la psychologie collective, d'autre part, celui notamment de « Totem et Tabou » et du « Malaise dans la Civilisation ». Contrairement au jeune Marx, Freud a toujours dénoncé « le désir insensé de produire une nouvelle histoire vécue par les hommes nouveaux ». ... « Illusion qui n'accède à la science qu'en se refusant le nom d'illusion ». Il n'oublie jamais la tragique ambivalence de l'homme, la présence permanente en lui de l'homme de la horde sauvage qui ayant perpétré le parricide primitif se découvre seul et faible dans un univers hostile et espère à nouveau la protection du père. Périodiquement on assiste ainsi au retour du refoulé collectif. De nos jours c'est « l'homme des foules » qui veut être guidé, protégé, aimé par ce type de chef tout puissant dont Staline a été l'incarnation la plus prestigieuse. « La servitude volontaire est un narcissisme qui a besoin d'un chef pour exister ». En effet, « Dans la mesure où le chef représente l'idéal collectif » et le désir refoulé de puissance de chacun « tous ceux qu'il représente sont des égaux... Ils vont exiger le règne de la justice et de l'égalité... Dès lors la revendication d'égalité devient une revendication de conformisme ». « La société de horde poursuit le rêve infini de l'homogène... pour qui tout individualisme est un danger ». Elle est donc une société totalitaire. Et l'A. d'analyser (dans la troisième partie) « la horde stalinienne » notamment à travers des textes souvent plus que surprenants de Barbusse.

Témoignage autant que réflexion personnelle sur et avec des auteurs habilement présentés et cités, le livre se termine de façon quelque peu inattendue par l'amorce d'une « anthropologie juridique » qui resterait à écrire.

C. CONSTANT.

Robert FOSSAERT. **32-83**

LA SOCIÉTÉ. TOME 5 : LES ETATS.

Paris, *Le Seuil*, 1981, 565 pages.

Le présent ouvrage, consacré aux Etats est le 5[e] tome d'une série qui en comprendra 8. Elle se propose d'analyser « La Société » et, ce faisant, de rendre intelligible le fonctionnement des sociétés concrètes, étant entendu qu' « *une* société désigne l'ensemble des relations sociales observables dans le domaine régi par un Etat donné ; elle comprend nécessairement une infrastructure matérielle, constitué par un système Formation économique (FE) plus Appareil (AE) d'un type donné ; elle comprend un système de classes (tome 4) sociales dont le statut est déterminé par ladite infrastructure » (p. 10).

R.F., ancien du PSU, reste donc — on le voit — pour l'essentiel dans le cadre des intuitions fondamentales de Marx tout en refusant d'ailleurs les simplifications abusives de « la Vulgate marxiste » ou ses variantes léninistes.

La société étant un tout indissociable, chaque aspect particulier, isolé par l'analyse, doit être compris comme la société toute entière considérée sous un nouvel angle. D'où la nécessité d'une démarche progressive et de fréquents retours sur les éléments déjà acquis. L'A. y parvient grâce à un système de numérotation des paragraphes, de sigles, de tableaux et d'an-

nexes qui rend parfois quelque peu laborieux la lecture d'un ouvrage q
contient par ailleurs des notations intéressantes.

C. CONSTANT.

Pierre BIRNBAUM. **33-**

LA LOGIQUE DE L'ETAT.

Paris, *Fayard,* Coll. « L'Espace du politique », 1982, 234 pages. P. 69.

Il n'existe pas, comme on le pense communément, d'Etat en génér
Il n'y a que de multiples types d'Etat dont chacun est le produit d'u
histoire particulière, dont chacun développe sa logique propre et force
acteurs sociaux à en tenir compte. Telle est la thèse que P.B. professeur
sociologie politique et tenant de la sociologie historique et comparative,
fend dans cet ouvrage qui, par ce renversement de la perspective traditio
nelle et à travers un certain nombre d'exemples se propose de « faire
l'Etat... une variable explicative du devenir des sociétés ». Comment exp
quer autrement par exemple le rôle différent que jouent les intellectuels
les idéologies — comme le marxisme et l'anarchisme — en Angleterre
en France, deux pays également et très tôt soumis à la centralisation m
dont le premier ignore l'institutionnalisation et l'autonomisation qui car
térise l'Etat du second ? Même différence en ce qui concerne l'attitude fa
aux mouvements nationalitaires de l'Angleterre à l'égard de l'Ecosse, de
France et de l'Espagne à l'égard de la Bretagne ou de la Catalogne etc.
On admettra sans doute volontiers que « le type d'Etat *contribue* à ren
compte de ces différences » (p. 74). Mais il ne suffit pas toujours de mont
l'insuffisance des autres théories, dont P.B. cite de nombreux représenta
pour démontrer plutôt que de réaffirmer la justesse de la sienne.

C. CONSTANT.

CASAMAYOR. **34**

L'IDOLE ET LE CITOYEN.

Paris, *Gallimard,* 1982, 131 pages. P. 43.

Ni l'auteur ni sa critique de l'état et de la qualité de notre justice n'
plus à être présentés. Dans cette nouvelle réflexion, C. met plus parti
lièrement en cause la distance que maintiennent, entre le juge et le ju
ciable, un cérémonial et des usages hérités d'une tradition dépassée. Il
nonce les apparences trompeuses d'un rituel désuet qui tente de cacher s
le formalisme des procédures la trop fréquente impuissance de l'institut
à débusquer la vérité et à prononcer une sentence équitablement pro
tionnée à l'importance des faits, aux dommages effectivement causés ou
responsabilités reconnues.

Mais cette situation n'est pas irrémédiable. De nos jours, écrit en su
tance C., la justice ne peut plus se targuer d'avoir le monopole de dispo
de nos biens, de notre liberté, de nos vies. Aussi ne fera-t-elle reconna

son utilité qu'en prouvant les services qu'elle rend à la collectivité dans son ensemble et non de façon sélective, tout en admettant son humaine faillibilité. C'est pourquoi la réforme essentielle, sans laquelle toute mesure corrective est d'avance vouée à l'échec, consiste à faire d'abord descendre la justice d'un piédestal à la fois inutile et pernicieux pour la mettre au rang des autres institutions. « Ainsi les hommes de bonne volonté pourront-ils réaliser le nivellement par le haut qui est le but de toute organisation sociale ».

J.-R. M.

35-83

LA CRISE EN EUROPE.

Collectif sous la direc. de R. Dahrendorf.

Paris, *Fayard*, 1982, 354 pages. P. 80.

Les meilleurs experts analysent, pour les différents pays européens, les origines et l'évolution de la crise qui a marqué la dernière décennie. La préface en a été écrite par le président de la Communauté européenne, Gaston Thorn. Toutes les contributions relèvent le renversement de tendance qui s'est produit dans les années 1970, avec les chocs pétroliers, l'aggravation de l'inflation et du chômage et l'affaiblissement de la croissance. La coopération européenne est une question capitale pour la survie des pays d'Europe mais elle n'existe pas encore de façon suffisamment décisive.

La plupart des auteurs s'accordent à écarter les remèdes classiques (Keynes, Friedman). Des changements profonds sont nécessaires dans le rapport entre salaires, productivité et bénéfices : une sorte de nouveau contrat social est au cœur de toute politique socio-économique de l'avenir. La réduction du domaine public est une condition probable de la stabilité et la croissance. Mais le facteur décisif — notamment en matière d'investissements — est la création ou la restauration d'un climat de confiance : tâche la plus difficile de toute la politique économique... Il se pourrait, d'ailleurs, que la bonne direction ne soit pas une simple extrapolation des expériences passées, ni un simple renversement de tendance, mais un changement historique des thèmes centraux de notre société.

Albert Gaillard.

Questions internationales
Histoire contemporaine

Pierre Crepon. 36-83

LES RELIGIONS ET... LA GUERRE.

Paris, *Ramsay*, Coll. « Les Religions et... », 254 pages. P. 81.

Placé sous le double signe d'un réveil religieux et de la menace d'une guerre planétaire, cet ouvrage évoque les positions des diverses religions face au problème de la guerre. L'auteur a écarté les religions des peuples

sans écriture au profit des religions historiques et des grandes traditio[ns] encore vivantes : judaïsme, christianisme et Islam d'une part ; hindouisme [et] bouddhisme d'autre part. Mais deux chapitres sont aussi consacrés aux gra[nd]es religions du monde antique (Mésopotamie, Iran, Grèce, Rome) et u[n] autre à la guerre sacrée chez les Aztèques.

L'analyse est bien conduite et l'inventaire plein d'intérêt. L'auteur [ne] cache pas sa sympathie pour les religions qui respectent la vie humaine : [le] pacifisme chrétien et la tolérance bouddhiste.

Albert GAILLARD.

Odette THIBAULT. **37-8**

NON A LA GUERRE... DISENT-ELLES.

Lyon, *Chronique sociale*, Coll. « L'Essentiel », 1982, 187 pages. P. 77.

O.T., docteur es-sciences biologiques, ex-Maître de recherche au C.N.R.S journaliste scientifique, se lance, s'est lancée depuis longtemps, depuis to[u]jours dans la « lutte » pacifiste, essayant avec passion, esprit, humour, forc[e] d'entraîner toutes les femmes, féministes ou non, à la militance pacifist[e]. Cela donne un livre court, rapide, parfois trop, qui devient quelquefo[is] uniquement référentiel mais dont l'élan passionné, sincère, angoissé, ne [se] ralentit jamais, et qu'on ne pose pas avant d'être parvenu à la fin.

Il est complété par une excellente bibliographie d'auteurs et d'articl[es] et dossiers, d'associations diverses — et surtout de livres à utiliser pour [un] enseignement de la paix. Car, et je terminerai par là, une des idées maîtress[es] de ce plaidoyer est qu'il nous manque, de la maternelle à l'université, u[ne] pédagogie essentielle : celle de l'enseignement de la paix. L'exemple de l'u[ni]versité de Bradford qui a organisé un cours de 4 ans — donnant à la f[in] des études un diplôme — qui peut certes conduire les étudiants à travaill[er] dans des organismes internationaux mais surtout qui les rend capables [de] jouer un rôle éducatif dans n'importe quelle profession. Il faut se hât[er] d'entendre O.T. et de la suivre.

Suzanne MICHENOT.

Claude DELMAS. **38-**

LE DÉSARMEMENT.

Paris, *PUF*, Coll. « Que sais-je », 1979, 128 pages.

Ce petit ouvrage tente d'apporter tous les éléments historiques et an[a]lytiques propres à nourrir une réflexion sur ce difficile sujet.

L'essentiel — 4 chapitres sur 5 — est consacré à décrire les étapes d[es] tentatives négociées de désarmement, de la SDN aux négociations SAL[T]. Une évolution peut-elle être dégagée ? L'auteur propose ceci : « Après [la] paix par la foi, et la paix par la force, on arrive à la conception de la pa[ix] par la loi » mais il reconnaît qu'en fait, depuis Hiroshima, on n'a que « [la] paix par la peur »...

L'auteur établit très bien, dès l'introduction, le lien entre la révolution industrielle et la guerre « produits conjoints des mêmes forces historiques ». Il note aussi, à plusieurs reprises, la difficulté de faire tenir ensemble la notion de désarmement — avec son cortège de contrôles, de limitations, de négociations — et celle de souveraineté (absolue) nationale ! De fait, actuellement, le problème est dominé par le « duo » des « deux super-grands », et compliqué par la dissémination des armements atomiques dans un nombre grandissant de nations, sans parler de l'accroissement des ventes d'armes qui constituent un puissant argument économique contre les tentatives de désarmement ! Ainsi, celui-ci « est une invention qui reste à faire puisque aucune méthode assurée pour le réaliser n'a encore été découverte ».

Philippe MOREL.

Gérard DEFOIS. **39-83**

L'OCCIDENT EN MAL D'ESPOIR.

Paris, *Fayard*, 1982, 261 pages. P. 69.

L'auteur est l'actuel secrétaire général de l'épiscopat français. Crise des idéologies dérivées de l'autorité, sécularisation de la société, affaiblissement des élites traditionnelles : l'analyse n'est pas nouvelle. G.D. s'y livre pour mieux discerner les « pièges du futur », face à l'épreuve du réel : sexualité en question, malentendus sur le féminisme, matérialisme de la technologie, menaces sur la paix, gangrène de la violence, enjeu du développement. Quelles peuvent être, dans ce contexte, les tâches et les chances de l'avenir ? L'humanisme chrétien doit donner naissance à une éthique sociale qui tienne compte du mondialisme des cultures et induise des rapports différents au travail, à la nature, à l'homme lui-même qui aient valeur prophétique ; on ne peut pas se contenter de récuser la morale « bourgeoise », paix et réconciliation, face aux besoins culturels fondamentaux. C'est à ce prix qu'est l'espoir.

Albert GAILLARD.

Philippe RONDOT. **40-83**

LE PROCHE-ORIENT A LA RECHERCHE DE LA PAIX 1973-1982.

Paris, *PUF*, Coll. « Perspectives internationales », 1982, 212 pages. P. 98.

Ce livre étudie l'histoire des tentatives de paix effectuées au Proche-Orient entre octobre 1973, date de la guerre menée par l'Egypte, sur l'initiative de son président A. El Sadate, pour effacer les humiliations que lui avait infligées l'Etat d'Israël, et avril 1982 qui marque la fin de la restitution du Sinaï à l'Egypte par Israël en vertu des accords de Camp David.

Nous réalisons l'importance de la paix réalisée en mars 79, grâce aux efforts de Sadate et de la diplomatie américaine, entre Israël et le plus grand état arabe ; mais l'auteur analyse en même temps l'hostilité de la plupart des autres états arabes à cette paix et il nous fait bien réaliser l'impossibilité

de prévoir le règlement d'une crise due : — au conflit de 2 peuples éga lement convaincus de la légitimité de leur présence sur un même sol ; — à la constatation faite par N. Goldmann « qu'un Etat juif de quelques mil lions d'habitants ne peut exister à la longue et survivre si plus de cent million d'Arabes restent continuellement leurs ennemis » ; — à la situation de c Proche-Orient où s'ajoutent à la confrontation arabo-israëlienne, la confron tation américano-soviétique... Et le sort des Palestiniens continue à ne pa être réglé...

Nous admirons l'objectivité de l'A., sa précision et son adresse à nou faire saisir les situations les plus contradictoires et les plus confuses.

Son livre est un guide excellent à travers une histoire tragique dor nous continuons à ne pas entrevoir l'issue.

Marie DELOCHE DE NOYELLE.

André LAUDOUZE. **41-8**

DJIBOUTI, nation-carrefour.

Préf. de H. Tazieff.

Paris, *Karthala,* Coll. « Méridiens », 1982, 231 pages. P. 59.

Cette étude sur Djibouti indique bien l'intérêt de cette terre située dar la corne de l'Afrique au carrefour de l'Afrique et de l'Asie avec un po entre mer Rouge et océan Indien. Elle retrace son histoire, ses malheur les étapes de sa décolonisation et les efforts depuis son indépendance d'ur République qui ne compte que 400.000 habitants sur un modeste territoi de 23.000 km².

Son président Hassan Gouled, ancien berger et homme intègre, cherch à briser la corruption, à créer une union nationale, à faire respecter l'ind pendance du nouvel état par les puissances étrangères. Pour cela Djibou doit sortir de la pauvreté, trouver des solutions aux problèmes de l'ea utiliser ses ressources en énergie géothermique pour industrialiser le pay Haroun Tazieff dans sa préface nous révèle les richesses de son sous-sol.

L'auteur connaît très bien ce pays où il a fait de longs séjours et no le fait aimer. Il nous offre dans ce livre attrayant des informations précieus

Voici donc un guide excellent pour le voyageur ou pour celui qui s'i téresse à Djibouti et aux problèmes de la corne de l'Afrique.

Marie DELOCHE DE NOYELLE.

Pierre-Claver DAMIBA et Paul SCHRUMPF. **42-**

QUEL AVENIR POUR LE SAHEL ?

Lausanne, *P.M. Favre,* Coll. « Centre Europe-Tiers Monde », 1981, 215 pag

Livre riche, donc difficile à résumer. Dans la première partie après u présentation du Sahel, à travers son développement le situant dans l'éche

e pauvreté (visibilité du Sahel), c'est l'évocation des stratégies populaires, ui s'efforcent à une prise de conscience des problèmes par les populations oncernées, et les actions entreprises pour tenter de les résoudre.

Rappel ensuite des besoins du village sahélien puis constat de l'inadéuation des politiques avec cette citation de M. Macnamara (1972) : « Il y a n schisme économique Nord Sud (...). Si les nations riches ne font pas avantage pour combler cette faille entre la trop prospère moitié nord et hémisphère sud affamé, personne ne sera finalement en sécurité, quelques nportants que soient les stocks d'armement ». Suit un point sur les besoins ondamentaux du Sahel (eau, céréales, énergie) et les ressources humaines t morales du Sahel.

Le rappel de la grande sécheresse ouvre la seconde partie. Au chapitre 8 ont évoqués les fondements de la solidarité entre communauté œcuménique iternationale et Sahel. Ce chapitre nous interpelle directement en tant que nembre des églises d'occident.

Le chapitre suivant fait un bilan opérationnel des différents programmes.

La troisième partie est une étude géographique (physique, humaine, écoomique), bien documentée.

Ce livre va à l'encontre de bien des idées reçues, c'est aussi pour cela u'il est utile de le lire.

Jean-François ROCHE.

Iichel CROCE-SPINELLI. **43-83**

ES ENFANTS DE POTO-POTO.

aris, *L'Harmattan*, 1982, 368 pages. P. 72.

Il faut se réjouir de la réédition du livre de Croce-Spinelli. C'est un ocument qui reste pleinement valable sur la rencontre de la société tradionnelle africaine avec le monde occidental. Il met en lumière les ressorts rofonds de la mentalité africaine qui, pour être moins apparents qu'il y a 5 ou 20 ans n'en subsistent pas moins, parfois inconsciemment. Ils révèlent ne civilisation différente de la nôtre et des comportements qui nous étonent parfois.

Mais ce n'est pas un exposé théorique — ce sont des faits, une collection e situations concrètes, de témoignages directs d'Africains. L'auteur s'est nstallé dans les faubourgs de quelques villes de la côte ouest-africaine et 'est mêlé à la vie quotidienne de leurs habitants. Il a gagné d'une manière emarquable la confiance de certains et a pu recueillir leurs confidences. Son vre, c'est la transcription littérale de ces conversations, enregistrées sur nagnétophone ou notées au fur et à mesure — et les réflexions souvent ertinentes qu'elles lui ont suggéré. Il en résulte un document très vivant t éclairant sur cette acculturation difficile.

Cette rencontre d'une société communautaire, où la dépendance à l'égard u groupe est fixée par une tradition intangible, avec l'individualisme et liberté dont la ville donne le spectacle, pose bien des problèmes. Cette ouvelle manière de vivre exerce sur les jeunes en particulier un attrait irré-

sistible, mais reste inatteignable, du moins pleinement. Il en résulte tout sortes de crises qui se manifestent particulièrement quand il s'agit de la f mille et du mariage. C'est qu'on est en présence de deux conceptions couple qui sont inconciliables : l'africaine, celle de l'union anthropologiq où le mariage est une fonction de procréation destinée à la pérennité groupe, dans laquelle l'amour n'a pratiquement pas de place — et le maria « chrétien » : Jésus définit le couple précisément par son autonomie à l'éga du clan. Ce couple est un idéal pour beaucoup d'Africains qui ont quit leur village, mais il les coupe de leurs racines et c'est ce qu'ils ne peuve pas réaliser pleinement.

L'un d'eux dit : « Je ne refuse pas la civilisation, mais ce que je n'ai pas c'est, en évoluant, épouser une autre civilisation... Il faut marier n coutumes, doucement, avec le moderne, l'international... Ce que je crai c'est de rejeter entièrement la coutume et de devenir cartésien ». Cro Spinelli ajoute : « Quel que soit son âge, sa situation, l'Africain n'est jam complètement indépendant du groupe. En ville, ils ont perdu la tribu, n'ont rien réinventé à la place..., ils sont écartelés ». Et il conclut : « L blocages, les paralysies dont souffre l'Afrique ont d'abord un fondeme psychologique et sociologique. La cause du mal et les moyens d'y reméd se trouvent d'abord dans le cœur des Africains et non dans les institutions

On ne résume pas ce livre, mais il faut en recommander la lecture tous ceux qui sont amenés à fréquenter des Africains. Il les instruira uti ment et agréablement.

Jean KELLER.

Victor SCHOELCHER. 44

VIE DE TOUSSAINT LOUVERTURE.

Introd. de J. Adélaïde-Merlande.

Paris, *Karthala*, Coll. « Relire », 1982, 455 pages. P. 75.

Toussaint Louverture, esclave noir de l'île de St Domingue — rév en 1789 contre les créoles — servant l'Espagne un temps - devenu géné en chef de l'armée de St Domingue après en avoir chassé les Anglais — r pant avec la métropole et donnant de son propre chef une constitution à l y jouissant de pouvoirs plus étendus que ceux d'un roi de l'ancien régi calomnié auprès de Bonaparte qui voulait rétablir le code noir de i vaincu dans un premier temps par un corps expéditionnaire français, fais sa reddition, et ignoblement trahi, trompé, arrêté, transféré en France, fermé au Fort-de-Joux où il meurt seul, humilié, oublié... quel destin !

Les efforts des esclaves noirs pour accéder aux principes de la Co tuante et obtenir leur liberté - puis replongés dans l'esclavage par B parte, affranchis après la mort de Toussaint — proclamant la république Haïti en 1804... quelle préfiguration de toutes les guerres de libération monde entier jusqu'à nos jours ! Et cette biographie écrite par V.S. — à Paris en 1804 — un des principaux leaders du courant anti-esclavag qui aboutira à l'abolition de l'esclavage par les décrets de 1848 — dép de la Martinique puis de la Guadeloupe, exilé sous Napoléon III, continu

ses activités politiques sous la 3e république (il meurt en 1893 et sera inhumé au Panthéon)... V.S. qui se penche avec la plus scrupuleuse honnêteté sur une masse de documents à Haïti et en France — et nous livre à la fin de sa vie, avec cette biographie, une étude sur la violence et une réflexion sur l'égalité des races... quelle passionnante leçon de décolonisation !

Autrement dit ce livre est fort attachant avec son ton désuet — et il débouche sur un problème encore contemporain.

Il était grand temps qu'on accordât quelque intérêt — quelque reconnaissance — quelque admiration à cette grande figure noire — Toussaint Louverture — qui fut avec toutes ses contradictions l'incarnation et le symbole du premier mouvement de libération des noirs d'Amérique.

Suzanne MICHENOT.

Richard CHAPELLE. **45-83**

LE CRI DES INDIENS. L'agonie d'un peuple.

Paris, *Flammarion*, 1982, 208 pages. P. 66.

Dans sa préface, l'auteur résume bien la situation de l'Amazonie avec son océan de Forêt qui s'étend sur 7 millions de km². Le Brésil en possède la plus grande partie. Ce pays était peuplé avant Christophe Colomb de 3 millions d'Indiens. Il n'en reste que 200.000, soit environ 180 tribus. Ces survivants sont menacés depuis 1969 par le vaste programme d'intégration lancé par le président du Brésil comportant — la construction de routes immenses : les 5.400 km de la transamazonienne avec ses perpendiculaires, — le déboisement, — l'installation de colons. En 1974 un nouveau programme favorise l'installation de colons venus du Sud. On déboise, on brûle, créant un déséquilibre écologique sans bénéfice pour les nouveaux colons.

Quant aux Indiens, l'auteur l'avait déjà expliqué dans son livre « Les hommes à la ceinture d'écorce », ils vivaient heureux en économie de subsistance (chasse, pêche, cueillette) et les Européens ne leur apportent que la mort.

L'auteur, devant l'échec des organismes d'assistance aux indigènes, expose une fois de plus son propre témoignage en ami des indigènes indépendant et compétent.

Dans ce livre, il décrit l'histoire de 4 tribus indiennes très différentes les unes des autres depuis leurs contacts avec les Blancs — chaque fois, c'est un désastre. Pour l'une : la disparition, pour l'autre : l'avilissement...

Mais il faut lire ces témoignages si précis et bouleversants en espérant avec l'auteur et sa femme, sa collaboratrice, Carmela, qu'il est encore possible d'aider les Indiens à conserver leur originalité et de convaincre les Occidentaux de respecter les modes de vie indigènes.

Marie DELOCHE DE NOYELLE.

Maurice LEMOINE. 46-

LOS COMPANEROS. Martyr, luttes et espérances d'un peuple El Salvad

Paris, *Encre*, 1982, 306 pages. P. 74.

L'A. retrace l'histoire et la vie sociale du Salvador, cette dictature plus ancienne d'Amérique Latine.

Il part des grands affrontements de 1932 : les militaires qui ont p le pouvoir, ne l'ont plus quitté. En 1970, les Forces Populaires de Libérati se créent sous des sigles divers. Ce petit peuple, dangereusement écartelé e tre deux régimes antagonistes, fait l'expérience de la liberté dans les h reurs d'une guerre civile cruelle qui culmine dans une répression sauvage

L'A. met son espoir dans les forces subversives. La fermeté de ses conv tions est persuasive, et la touche d'humanité qui n'est jamais absente de récits pris sur le vif, pittoresques ou dramatiques, jette comme une aura la vie très dure des combattants.

Ses porte-paroles sont bien les « companeros » (compagnons) citad pour la plupart. Ils sont profondément (et souvent intellectuellement) enga dans la lutte révolutionnaire qu'ils mènent jusqu'au sacrifice de leur vie. protègent et accompagnent l'existence de ces paysans marqués par le malhe dispersés dans des campements de fortune que défendent leurs hautes m tagnes. Les compagnons relèvent leur courage, introduisant dans la préca de leur vie, toujours menacée, le ferment, radicalement nouveau, d'une just et d'une liberté qu'ils sont appelés à réaliser par leur propre force, al qu'ils ont faim, qu'ils ne possèdent plus rien. « Cette Révolution est u Révolution de pauvres constate un compagnon, alors que Lucia ajoute : « Révolution idéale n'existe pas. Il n'y a rien de facile, ni d'idéal, ni d'utopi dans une Révolution au quotidien » (p. 238).

Le peuple salvadorien est le véritable protagoniste de l'ouvrage. P le rendre plus proche de notre compassion, l'A. apporte son talent, ses c naissances, la maîtrise de son style aisé.

Et il nous incite à la réflexion...

Ismène OLIVIER.

Pierre HUARD et Jacques LAPIERRE. 47

MÉDECINS ET SANTÉ PUBLIQUE DANS LE TIERS MONDE.

Paris, *Le Centurion*, Coll. « Médecine humaine », 1981, 235 pages.

Grâce aux médias, nul n'ignore les énormes problèmes de santé qui posent dans le Tiers Monde : sous-alimentation, malnutrition, pollution l'eau, maladies endémiques, etc, aggravés par l'absence ou l'insuffisance structures médicales, de personnel qualifié, de ressources financières, par l' plosion démographique, par l'imbrication extrêmement complexe de facte culturels, politiques, économiques. Les auteurs de ce livre analysent c situation, très variable au demeurant selon les régions. Ils consacrent ens de longues pages — assez difficiles à suivre pour des non-spécialistes — la pathologie spécifique du Tiers Monde et étudient enfin les différents

tèmes théoriques de santé (médecines occidentales, traditionnelles, ethnomédecines, médecines populaires) ; un certain nombre d'exemples concrets de l'organisation des services de santé dans plusieurs pays d'Afrique ou d'Amérique du Sud, en Inde, en Chine... nous sont enfin donnés.

Ils concluent en traçant des pistes pour une meilleure efficacité de ces services dans le Tiers Monde de demain, prenant en compte les impacts du sous-développement, des politiques, des cultures, de l'environnement... privilégiant une médecine de masse plutôt qu'élitiste, des structures plus légères mais mieux réparties, un contrôle de la démographie, une revalorisation et une adaptation des médecines traditionnelles à côté de la médecine occidentale, une meilleure utilisation des budgets de la santé et de l'aide internationale. Enfin ils insistent sur une prise en charge, préventive et curative, de leur santé par les individus et les collectivités locales, dans une vision globale de tout l'homme (hygiène, maladies physiques et mentales...) et de son environnement, ce qui inclut aussi bien les mesures d'assainissement, d'adduction d'eau, de lutte contre la déforestation ou la désertification, contre les vecteurs d'épidémies, contre les pertes et les gaspillages... que, par exemple, les vaccinations, la diététique infantile, le contrôle et la distribution des médicaments, etc.

Denise APPIA.

Critique littéraire - Romans

André BLANC. **48-83**

CLAUDEL. Un structuralisme chrétien.

Paris, *Téqui*, Coll. « L'Auteur et son message », 1982, 199 pages. P. 28.

A. Blanc, professeur, connaît bien Claudel et toutes ses œuvres (elles sont nombreuses) et les explique par les écrits du poète. Il fait ressortir à quel point son inspiration est essentiellement religieuse.

3 parties : le cœur, l'esprit, la chair.

On trouve dans ses œuvres l'idée d'être, de cause, de néant, Dieu cause finale. « Le monde est vivant de la vie de Dieu, un Dieu qui se respire ». Claudel n'est ni un saint, ni un docteur de l'Eglise. L'A. raconte la conversion du poète précédée de quatre années d'incroyance et suivie de quatre années de luttes : « Dans la religion catholique il y a tant de choses dures à croire, tant de choses humiliantes à pratiquer, un abaissement si impitoyable de nos petites idées et de notre petite personne ». « La prière est ma grande ressource, et j'ai le sentiment en priant de faire quelque chose d'effectif et d'efficace ». A fondé une coopérative de prières pour ceux qui sont en recherche. La parole de Dieu est une nourriture. Recommande la Bible. Il a toujours eu le désir du sacerdoce pour amener les âmes à Dieu.

Petit livre très succinct — les œuvres de Claudel sont citées continuellement avec beaucoup de talent. La seule société admise par Claudel est l'Eglise, formée d'individus consentants. La société n'existe que pour l'individu, chaque individu est irremplaçable. L'A. insiste sur l'art de Claudel et

l'explique. Ce petit livre sera très pratique pour les professeurs, les cerc d'études, pour les jeunes qui désirent se cultiver, pour ceux qui veulent co prendre Claudel.

Mireille CHARLIER.

Anne DELBÉE. **49-**

UNE FEMME.

Paris, *Presses de la Renaissance,* 1982, 497 pages.

Un titre insuffisant, une biographie décevante. Le projet d'A. Delbée été d'aborder la vie de Camille Claudel de l'intérieur, par une mystérieu opération d'empathie. Ce projet est sensible, généreux et impraticable. temps à autre, c'est l'auteur qui est bien obligé de prendre la parole, et chronologie à la fin du volume confirme que le pari n'a pas été tenu. a donc un ouvrage fièvreux, haletant, passionné, lyrique souvent obsc avec des lacunes et du parti-pris.

C. Claudel commence la sculpture en atelier à Paris dès l'âge de 17 (1881). Trois ans plus tard, elle entre à l'atelier de Rodin. Elle sera tout à fois son élève, sa praticienne, son modèle, sa collaboratrice et son ama jusqu'en 1898, non sans orages et sans révoltes. Pour A. Delbée, Rodin tous les torts, il ne sait, ne veut ou ne peut ménager les frémissements times de la jeune femme.

Camille est une sauvage, mal adaptée à la vie de Paris et même à la d'artiste. Elle n'a pas d'appui, bien au contraire du côté familial, mal l'affection du jeune frère Paul et du père, tendre mais inefficace. Violen imprévisible, absolue Camille sent que Rodin, la presse, l'opinion port ombre à sa personnalité ; une femme sculpteur phénomène incroyable l'époque ! C'est pourquoi elle s'installe seule dans un atelier. Entre 1899 1913, Camille vit, travaille, expose, dans une misère indicible. La pauvre l'indifférence qu'elle crée ou imagine, car elle a des amis et des admirate de son travail : M. Mornard, Asselin, détruisent peu à peu la santé et beauté de cette femme qui fut l'énergie même. La passion haineuse en q s'est métamorphosée sa passion amoureuse pour Rodin, alors au faîte sa gloire, mais qui n'a jamais eu envers elle l'élégance du souvenir, tou ces raisons conjuguées ont-elles dérangé l'esprit de Camille ? En 1906, nuit elle fracasse farouchement la totalité du contenu de son atelier. C ans plus tard, A. Delbée ne précise guère les circonstances, l'artiste est a tée (?) et internée dans un asile. Elle a 49 ans. Il lui reste 30 ans à vi dans une maison de fous minable, privée de tout, totalement inactive.

A. Delbée tient pour assuré que Camille avait le génie de la sculpt Peut-être. Mais sûrement elle en avait l'irrépressible vocation, la force, originalité qui pouvait errer, une imagination unique, l'intuition des p voirs de l'horreur.

Spécialiste de la poésie et du drame de Paul Claudel, A. Delbée, en de remarquables passages singulièrement appropriés. De plus, des fragm de lettres que C. écrivit à l'asile, rythment les chapitres de l'ouvrage. R de plus pondéré, résigné déchirant que ces courtes phrases.

Le lecteur s'interroge malgré tout : Camille avait donc des périodes de émission, était-elle incapable alors de s'occuper, au moins dessiner ? Que aisaient pour elle les proches, les amis ? A. Delbée laisse volontairement ans l'ombre plus d'une question-réponse. Le pathétique destin de son mo- èle en est argumenté, et nul lecteur ne peut s'empêcher d'en être bouleversé ! Mais il faudra reprendre la biographie sur des bases traditionnelles et plus ûres.

De l'œuvre de C., il ne reste que treize pièces. On peut en voir quatre u Musée Rodin où on leur a enfin fait place. En dehors de la *Valse* et du narbre de la *Petite châtelaine,* ce ne sont pas les meilleures. La saisissante *Clotho* est malheureusement absente.

M.-N. Peters.

Anne Pingeot. **50-83**

LE CHEF-D'ŒUVRE DE CAMILLE CLAUDEL : L'AGE MUR.

Paris, *Revue du Louvre* 4-1982, pp. 287-295.

Les lecteurs curieux de documents authentiques liront avec profit l'article d'Anne Pingeot dans la *Revue du Louvre* 4-1982. Des reproductions, des ettres, un riche appareil chronologique et iconographique, mais surtout des précisions sur les amis, clients et admirateurs du sculpteur, ainsi que les nises au point rapides sur l'attitude de Rodin et de Paul Claudel, sont réunis n vue de satisfaire les besoins légitimes d'exactitude et d'objectivité.

M.-N. Peters.

Margaret Atwood. **51-83**

LA VIE AVANT L'HOMME.

Trad. de l'américain par M. Véron.

Paris, *Laffont,* Coll. « Pavillons », 1981, 321 pages.

C'est un roman remarquable dont les qualités humaines et littéraires ittestent un don créateur d'une rare maîtrise.

M.A. domine les techniques de composition classiques et modernes, dans ine action exacte comme une mécanique de précision, dont l'événement nitial, antérieur au début du roman, est un suicide dont les suites dureront leux années de combat acharné et désespéré. Symétriquement, une deuxième nort, à la fin, mettra chacun des personnages en face de son nouveau statut (plutôt que destin) désormais irrévocable.

Nous sommes à Toronto, ville du Québec ; le Musée de Paléontologie le la ville tient une grande place dans la vie des personnages. Par échappées prèves, on a une idée des tensions politiques au Canada, des clivages socio- ogiques où la question linguistique passe bien après le racisme et la xéno- phobie. Et le mépris.

Le livre se compose de courts chapitres datés, n'excédant jamais la durée

d'une journée et « donnés » tour à tour à chacun des personnages. Fréquen ment, la même journée est vécue par les trois acteurs principaux ; cet « un nimisme », cette construction ternaire font saillir les irréconciliables oppos tions des caractères, leur « estrangement » les uns par rapport aux autres elle explique, sonde, et jusqu'à un certain point, justifie les actes les pl contestables, que le lecteur, comprenant mieux, s'abstient de condamne De plus, sans se servir des béquilles freudiennes, en intercalant à poi nommé, avec un doigté subtil, des épisodes de l'enfance et de la jeunes de ses protagonistes, M.A. approfondit compassion et compréhension da l'esprit de ce lecteur. D'étranges fusées oniriques (explication du titre), pha tasmiques ou nettement délirantes, comme dans le cas d'Elizabeth, l'épou implacable, révèlent le prix qu'elle a dû payer pour conquérir une faça sans « fissures ».

Eh ! dira-t-on, vous nous vantez-là l'éternel roman du trio adultère : mari, l'épouse et la maîtresse ; et l'épouse se sert de ses deux armes class ques, les enfants et l'argent pour récupérer l'époux-qui-lui-appartient, et é miner l'intruse.

Certes. Mais le projet de l'auteur n'est pas si simple. En premier lie chacun de ces trois personnages vit sa vie, chacune de leur liaison est of cielle. Nate, le mari, a sa Martha ; Lesje, la petite étrangère demi-juiv vit avec son William. Et Elizabeth, qui les a collectionnés, vient de perd son dernier amant en date, Chris, dont le suicide-vengeance bouleverse équilibre conquis sur l'adversité. A partir de là, on assiste à un chassé-croi Nate s'éprend de Lesje, mais Elizabeth qui refuse toute culpabilité, ne pe pas accepter le départ de Nate, et n'arrive plus à s'intéresser aux homm

Lesje n'est pas heureuse ; à cause des manigances d'Elizabeth, sûreme mais surtout parce qu'elle se sent en marge, rejetée hors de cette aventu comme elle est rejetée un peu partout, socialement. Lesje, personnage ass insolite de scientifique rêveuse qui n'est à son aise qu'en compagnie d dinosaures et des ptérodactyles.

La situation bloquée est brusquement dynamisée par la mort de ta Muriel, mère adoptive détestée d'Elizabeth. Lors de l'enterrement, Nate v au secours d'Elizabeth défaillante, désemparée. Les enfants, indignés, détournent de ces adultes « méchants » et Lesje reste pour compte.

Ce roman sans dénouement réel n'apporte aucune conclusion. On sait combien de temps la situation équivoque, désenchantée, peut contin à durer. Chacun des personnages a subi une « diminution d'être ». Nate sent « homme morcelé » ; Lesje mûrie, est guérie de ses rêves préhistoriq et Elizabeth est réduite à l'état de maîtresse de maison, bientôt seule, u fois les enfants partis.

Livre désolé à l'écriture dense et sobre dont une relecture livrera secrets murmurés auxquels une recension ne peut rendre justice.

M.-N. Peters.

A.-M. de Vilaine. 52

LA MÈRE INTÉRIEURE.

Paris, *Mercure de France,* 1982, 234 pages. P. 66

Le personnage de ce livre, Emilie, raconte à la première personne comment, à travers la maladie incurable de sa mère, elle a pris conscience du en qui l'unissait à elle, et qu'elle avait si longtemps refusé, sinon nié, croyant nsi mieux assurer son autonomie. Mais on n'échappe pas si facilement à héritage d'une condition de femme, d'épouse ou d'amante et de mère. Ce vre est fait de l'histoire au jour le jour des visites, de l'évolution de la aladie, tissant la vie quotidienne, — avec des relations parfois angoissées, gressives au médecin — intercalés de toutes les réflexions suscitées par approche de la mort de sa mère. L'A. nous propose un parcours qui est ussi une mise en question, à laquelle chacun de nous a été, est ou sera onfronté, même si on ne les vit pas de la même façon qu'Emilie.

M.-L. FABRE.

Ialhia KENT. **53-83**

'ENFERMEMENT.

aris, *Mercure de France,* 1982, 228 pages. P. 66.

Histoire d'un couple qui n'en avait guère, avant qu'elle ne soit frappée 'hémiplégie, et privée de parole. Le voilà chez lui, avec un chat et des ouvenirs qu'éveille l'absence. Leur unique fille avait jadis quitté le domicile amilial pour vivre avec une amie, il la prévient, elle revient. Les voici à hôpital au chevet de la malade, laquelle ne semble guère avoir envie de tter pour sa guérison, enfermée dans la maladie comme elle l'avait été ans sa vie conjugale. Des paroles, des gestes, commencent à s'échanger, hacun est conduit à une remise en question — et à travers les personnages, ventuellement, le lecteur. Le dénouement sera heureux, la santé et la communication rétablies vont offrir à chacun une nouvelle façon de vivre et 'être ensemble.

M.-L. FABRE.

A travers les Revues...

reçues en novembre 198

REVUES PROTESTANTES DE LANGUE FRANÇAISE

AMI CHRETIEN (L'), *nov.* — R. VOELTZEL : Le Baptême Civil.

BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇA *oct.-déc.* — J. PINEAUX : De Ronsard à Ovide : un humaniste protestant dev la poésie d'amour. — E. JACOB : Ed. REUSS et l'Alsace. — P. ROMANE MUS LUS : L'Eglise réformée de Pouzagues de la révocation de l'Edit de Nante l'Edit de Tolérance.

CAHIERS DE LA RECONCILIATION, *n° 11.* — J. LASSERRE : La Défense Natio Militaire est-elle crédible ?

CHRISTIANISME AU XXe SIECLE, *n° 41.* — J. BOULET : Catéchèse sans ima — G. MUTEMBE : Tanzanie. Eglise missionnaire. — *N° 42.* — R. MORDANT : synode de Chanforan. — La Lumière des Vivants, fiches 13 et 14. Donne-n notre pain de ce jour. — *N° 43.* — A. MAILLOT : Réflexions sur le Docum Baptême, Eucharistie, Ministère. — *N° 44.* — M. BRUN : G. Garcia Marq — La Lumière des Vivants, n° 15 et 16. Pardonne-nous nos offenses. *N° 45.* — J.J. BOVET : Ceux que Jésus condamne ? — Y. CHABAS : Adieu F.I.C. ! Bonjour la F.P.O.

DIALOGUE — MCP, *n° 101-102, oct.* — Dossier : Action locale pour la paix travail volontaire international. — Dossier : Eléments de réflexion sur réalité Nord-américaine.

EVANGILE ET LIBERTE, *nov.* — J. BRUGEROLLE : Les Huguenots aux Pays-Bas O. BERTHELIN : Rencontre du christianisme et des autres religions.

FOI EDUCATION, *n° 40.* — A. VAN ENDHOVEN : Un conflit entre les cultures e inévitable ? — J. KOHLER : Combattre le racisme dans nos classes.

JOURNAL DES ECOLES DU DIMANCHE, Le point catéchétique, *n° 1.* — C que : « Chants d'enfants ». Table ronde.

JOURNAL DES MISSIONS EVANGELIQUES, *n° 3.* — J. TERNE : CEVAA, où vas — J.C. GUILLEBAUD : Nous français et les autres, ou : la mode est à la d rence. — S. LEE : La théologie du Minjung.

ITINERIS, *n° 8.* — N° sur : Le christianisme et les personnes. — A. GOUNE Individualisme et communauté. — J. BAUBÉROT : L'individualisme, forc changement social. — F. QUÉRÉ : La personnalité féminine et les Eglises J. BOULET : Pour une Eglise de la personne. — S. ADA : L'Evangile et la sonnalité africaine.

MESSAGER EVANGELIQUE, *n° 45, 46 et 48.* — Dossier : Les armes à la n Articles de : J.P. HAAS, F.G. DREYFUS, J. VOLFF.

JSIQUE ET CHANT, *n° 51.* — Colloque : Chants d'enfants. Présentation. — Introduction. — Table Ronde.

)UR LA VERITE, *n° 11.* — G. DE SMIDT : Chrétiens responsables ! — A. POWNALL : La relation entre l'évangélisation et l'engagement social.

ROTESTANT (LE), *n° 10.* — B. REYMOND : Visites pastorales : un peu d'histoire.

EFORME, *n° 1959.* — P. THUILLIER : Le pouvoir de la sociobiologie. Entretien. — *N° 1960.* — D. DE LUZE : Les Eglises de Grande-Bretagne et la bombe. — A. LOUIS : Les Eglises françaises devant les questions de défense. — Les Eglises et leurs finances. Article de : P. CLAVEL, B. DE LUZE. — *N° 1961.* — N. BOLGERT : Retour de Pologne. — E. DRAVASA, C. EMERI, J. SEURIN : Mélanges. Une fête pour J. Ellul. — *N° 1962.* — J. PROUST : « Bonjour Monsieur Leenhardt. — J.M. BABUT : La Bible en français courant. Entretien.

E CHRETIENNE (LA), *nov.* — J. LABADIE : François d'Assise, précurseur de la Réforme ?

E PROTESTANTE (LA), *n° 42, suppl.* JUSTICE ET SERVICE. — D. KILEM-MBILA : Eglises africaines : le chemin parcouru. — T. BUSS : Haïti, famine sur fond de scandales. — *N° 43.* — J. KELLERHALS : Le mariage aujourd'hui.

REVUES PROTESTANTES EN LANGUES ETRANGERES

ANGELISCHE KOMMENTARE, *n° 11.* — S.M. DAECKE : Schöpfungstheorie. — J.M. LOCHMAN : Die Kraft und die Herrlichkeit. — O. SCHLECHT : Angriff auf die Wirtschaftsordnung.

OVENTU EVANGELICA, *n° 76-77, oct.* — A. GIUDICI : Bonhoeffer : profeta del dissenso cattolico. — S. BROFFERIO : Evangelo et società tecnologica : è possibile un dibattito ? — N. GULLOTA : Per una teologia della pace. — A. BERLENDIS : La famiglia che cambia.

URNAL OF THEOLOGY FOR SOUTHERN AFRICA, *n° 40, sept.* — L. MORRIS : Luke and Early Catholicism. — W. DEUTSCH : Needs as Norms : Towards an Operalization of Agape. — Oversight and Episcopacy.

NGE KIRCHE, *n° 10, oct.* — K. LUBBERT : Wo stehen die Landeskirchen in der Arbeit für Frieden und Abrüstung ? — D. SOLLE : Fühlt die eigene Stärke. — W. BELITZ : Die Zunkunft der Arbeit. — *N° 11.* — G. WALLRAFF : Der « falsche Akenmensch ». — Die Sandinisten sind böse.

/ Report, *n° 11-12.* — J.A. SCHERER : ...That the Gospel may be sincerely preached throughout the world.

D., *n° 5, oct.* — H. GROTE : Gelegenheit oder Verlegenheit ?

REVUE ORTHODOXE

P, *n° 72.* — Métropolite MELETIOS, O. CLEMENT, N. LOSSKY : La pensée orthodoxe d'expression française. Interview.

REVUE ŒCUMENIQUE

IITIE — Rencontre entre Chrétiens, *n° 4.* — Marie dans la Bible. Marie dans la foi des premières générations chrétiennes. La foi mariale au risque de la psychanalyse. Articles de : M. ALLARD, F. FONTANIEU etc.

REVUES CATHOLIQUES OU D'INSPIRATION CATHOLIQUE

ATEISMO E DIALOGO, *n° 4, oct.* — B. HIDBER : La question du mal. — F.M. D Moral y No Creencia. — P. GALIMBERTI : Etica secular del critiano. — J. M TERO : Diagnostics sur le malaise de la jeunesse. — R. REZSOHAZY : Valeur comportements religieux des jeunes.

CENTRO PRO UNIONE, *n° 22, été.* — An International Directory of ecumen Research Centers and Publications.

CHOISIR, *n° 275.* — A. LONGCHAMP : Les jeunes et Dieu. — M. CHARRIERE : nion de Fribourg.

COMMUNIO, *n° 6.* — N° sur : La sainteté de l'art. — H. URS VON BALTHAS Beauté du monde et gloire de Dieu. — R. BRAGUE : Le chef-d'œuvre de D — J. MOUTON : L'art en état de grâce ? — T. DE KONINCK : Pour l'amou la beauté. — R. BALZAROTTI : La crise de l'art au XXe s. — S.T. PINCKAE Le sermon sur la montagne et la morale.

CROIRE AUJOURD'HUI, *nov.* — P. VALLIN : La conversion du monde antique V. COSMAO : Religion, éthique et politique.

ECHANGES — Notre Combat, *n° 167.* — N° sur : Cuba, 82. Articles de : F. I F. VILLAEYS etc.

ETUDES, *nov.* — G. MARC : Les organisations privées d'aide au développemen M. SEGALEN : La « nouvelle » femme. — P. VERSPIEREN : L'aventure de la condation in vitro. — R.A. McCORMICK : Les soins intensifs aux nouveau handicapés.

EVANGILE AUJOURD'HUI, *n° 116.* N° sur : Noël... l'enfance. Articles de : E. H CAMP, P. BEGUIN etc.

FETES ET SAISONS, *n° 369.* — N° sur : L'acharnement thérapeutique. L'eu nasie. L'approche de la mort.

FOYERS MIXTES, *n° 57.* — R. et M. REARDON : Foyers mixtes en Grande-Breta — L. VISCHER : Le point œcuménique.

INFORMATIONS CATHOLIQUES INTERNATIONALES, *n° 580.* — J. LIMA Réinventer l'Action catholique ? — Dossier : l'arme nucléaire en ques Articles de : M. TUININGA, R. NOWELL etc.

ISTINA, *n° 3, sept.* — P. GRELOT : Pierre et Paul fondateurs de la « prima romaine. — M. DELMOTTE : Le dialogue entre anglicans et catholiques.

IRENIKON, *n° 3.* — J.M.R. TILLARD : Jésus-Christ Vie du monde. — Rappor Munich : Le Mystère de l'Eglise et de l'Eucharistie à la lumière de la S Trinité.

LETTRE, *n° 289.* — A.P. BAYLOS : Espagne : vers le changement ou le désenc tement ? — J.B. JOLLY : Maubuisson. Déceptions et perspectives.

LUMIERE ET VIE, *n° 159.* — N° sur : Reconnaissances théologiques à tr l'Afrique noire. — Bibliographie. Articles de : O. BIMWENYI KWESHI, E. BOU etc.

NOUVELLES FEUILLES FAMILIALES, *n° 5.* — Dossier : L'argent.

NOVA ET VETERA, *n° 4.* — J. MARITAIN : Conception chrétienne de la cit L. BARBEY : La pensée religieuse de J. Piaget. — G. COTTIER : Une contraceptive et abortive.

PANORAMA AUJOURD'HUI, *n° 165.* — Dossier : Va-t-on vers une Eglise prêtres ?

PRESSE ACTUALITE, *n° 167.* — F. LAMBERT : Photo et information. — J.C. GEANT : Grande-Bretagne : Les médias face à la guerre des Malouines.

PROJET, *n° 169.* — Dossier : Bulletin de santé de l'économie française. Ar de : P. SIGOGNE, M. GASPARD etc.

EVUE BIBLIQUE, *n° 2, avril.* — E. DELEBECQUE : « Secouez la poussière de vos pieds ». Sur l'hellénisme de Luc. IX. 5. — R.T. O'TOOLE : Paul at Athens and Luke's Notion of Worship.

EVUE THEOLOGIQUE DE LOUVAIN, *n° 3.* — Cl. GEETS : Santé mentale et foi chrétienne. — P. HAYOIT : Pour plus de vérité au sujet du mariage. — A. HOUSSIAU : L'approche théologique de la paroisse.

DIC, *n° 3.* — N. ROSE, N. FABRETTI : François et le Hassidisme.

EMOIGNAGE CHRETIEN, *n° 1998 et n° 1999.* — L'Eglise au défi de l'œcuménisme. Articles de : G. RICHARD-MOLARD, G. MARC etc. — *N° 2000.* — Dossier : L'Eglise qui naît. Articles de : M.D. CHENU, R. RAHNER etc.

ECHIQUE, *n° 40.* — J. LAFRANCE : La prière du cœur. — L. DEROUSSEAUX : Pour lire Isaïe.

E (LA), *n° 1940.* — Enseignement : deux idées de la liberté. — *N° 1941.* — H. VULLIEZ, P. PIERRARD : Action catholique que deviens-tu ? — *N° 1943.* — B. SOULE : Et si on arrêtait de vendre des armes... — *N° 1942.* — Sondage : désarmement, les choix des français. — A. SAVARD : A l'est, rien de nouveau.

REVUES JUIVES OU DE DIALOGUE AVEC ISRAEL

MITIES FRANCE ISRAEL, *n° 295, oct.* — Dossier : au Liban, les années de haine.

INS, *n° 11.* — J. ELLUL : La rage rationalisée. — P. TAGIEFF : L'antisionisme arabo-islamophile.

ISLAM — MONDE ARABE

RANCE PAYS ARABE, *n° 103.* — Tunisie : objectif 2000.

REVUES DIVERSES

UTREMENT, *n° 44.* — N° sur : Brésil. I - La chair et le végétal. — II - Violence de la vie. — III - Le rêve brésilien. — IV - Les racines du futur. — V - Brésil à Paris. Articles de : A.G.A. VALLADAO, S. BLOCH, D. RIBERIO etc.

VANT SCENE — Théâtre, *n° 717.* — A. ROUSSIN : La vie est trop courte. — *N° 718.* — A. KOPKOV, L. DENIS : L'éléphant d'or. — CINEMA, *n° 295-296.* — E.B. SCHOEDSACK, I. PICHEL : La chasse du comte Zaroff.

ONSCIENCE ET LIBERTE, *n° 24.* — E. POULAT : La monarchie pontificale et le pouvoir du Pape. — Dossier : L'antisémitisme. Articles de : P. LANARES, J. HALPERIN etc.

OMMUNICATION ET LANGAGES, *n° 54.* — G. RACLE : La pédagogie interactive, pourquoi ? — A. ADDI-JEANDIE : Média juifs et cohésion sociale.

OURRIER DE L'UNESCO, *nov.* — N° sur : Guerre à la guerre. La parole aux poètes.

IFFERENCES, *n° 17.* — J.P. GARCIA : Algérie, chronique des années de paix. — Débat : Le racisme en culottes courtes.

DUCATION (L') — Magazine, *Suppl. au n° 7.* — Dossier : Les 16/18 ans. Un métier pour réussir. Articles de : M. RIGOUT, N. GAUTHIER etc. — Hebdo,

n° 8. — M. Bobasch : Quand le pédagogique rencontre le politique. — *N*
— G. Cousin : Handicapés : L'an 1 de l'intégration.

ESPRIT, *n° 11-12.* — N° sur : Enseigner quand même. — I - Après les gra polémiques. — 2 - L'école de la gauche. — 3 - Des usagers rétifs. — 4 - point de crise : le collège. —5 - Les enseignants en quête d'eux-mêmes 6 - Eduquer. Articles de : A. Prost, J.C. Guerin etc.

FAIM DEVELOPPEMENT, *n° 11.* — C. Rudel : Après les Malouines, de nouv guerres de frontières ? — S. Spoerer : Le chômage est-il fatal ?

FEMMES ET MONDES, *n° 59.* — Dossier : La prostitution des enfants dan monde.

FRANKFURTER HEFTE, *n° 11.* — J. Klein : Entstehung, Praxis und oppositio Strömungen des Zionismus. — W. Sofsky : Endzeiten — Kultursoziologi Notizen zum Weltuntergang.

GROUPE FAMILIAL (LE), *n° 97.* — N° sur : Les enfants dans l'espace en sur l'environnement ? Articles de : A. Legendre, R. Rotmann etc.

INFORMATIONS SOCIALES, *n° 7.* — N° sur : Féminisme en famille. Articles P. Paillet, C. Olivier etc.

JEB, *n° 3.* — N° sur : Jeunesse, famille et société. Articles de : R. De L. Meersseman etc.

MERKUR, *n° 413.* — M. Sturmer : Steuerlose Industrie-gesellschaft. — M. Me Figuren der Lebenswelt.

MIGRATIONS INTERNATIONALES — ICEM, *n° 1-2.* — N. Gondim : Les res ces en main-d'œuvre et planification. — A. Ugur Akinci : Différenciatio capital et migration internationale de main-d'œuvre : élaboration d'une thèse de travail.

POPULATION ET SOCIETE, *n° 163.* — M.L. Levy : Tendances démographiqu réponses politiques.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS, *n° 3, sept.* — H. Savon : Le prêtr trope et la « vraie circoncision ». — P. Nautin : L'auteur de la « Chro anonyme de Guildi » : Elie de Merw.

REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES SOCIALES, *n° 93.* — N° sur : L me dans les écosystèmes. Articles de : H. Brookfield, B. Spooner etc.

VERS L'EDUCATION NOUVELLE, *n° 367.* — G. Clergue : Le lycée de Bo l'heure algérienne. — Musique la mal aimée.

Livres reçus ou acquis par le C.P.E.D. en décembre 1982

Allen (D.) : Mircea Eliade et le phénomène religieux, *Payot*, 1982.

Bakhtine (M.) : L'Oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au M Age et sous la Renaissance, *Gallimard*, 1970.

Bellain (G. de) : Le vrai visage de la Trappe, *Téqui*, 1982.

Bellow (S.) : L'hiver du doyen, *Flammarion*, 1982.

Benjamin (W.) : Charles Baudelaire : un poète à l'apogée du capitalisme, 1982.

Bourdieu (P.) : Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguist *Fayard*, 1982.

Bouttier (M.) : Prières pour mon village, *Oberlin*, 1982.

ABANIS (C.) : La mort, un terme ou un commencement ? *Fayard,* 1982.
APAL (R.) : Les couleurs de la joie, *Oberlin,* 1981.
IRPAZ (F.) : Difficile rencontre, *Le Seuil,* 1982.
AMBART DE LAUWE (P.H.) : La fin des villes : mythe ou réalité, *Calmann-Lévy,* 1982.
LAS (G.) : Ouvrir la Bible : 3 patriarches (Genèse 12-33), *Mame,* 1982.
LONI (M.J.) : Hommes et chrétiens de la Renaissance, *Fleurus,* 1982.
NIELOU (J.) : Essai sur le mystère de l'histoire, *Le Cerf,* 1982.
VEREUX (G.) : Femme et mythe, *Flammarion,* 1982.
TEL (R.) : Le Shtelt : la bourgade juive de Pologne, *Payot,* 1982.
BRY (P. D.) : Seigneur m'abandonneras-tu ? *Téqui,* 1982.
GEY (J.) : Freud et le christianisme, *Desclée,* 1982.
UDEMAR (J.P. de) : L'Ordre et la production, *Dunod,* 1982.
EDRICH (M.) : La Bande à Jésus ou comment un homme devient Dieu, *P.M. Favre,* 1982.
LFT (F.) : Les abords de l'autre dimension, *Aubier-Montaigne,* 1982.
istoire et ses méthodes, *Presses Universitaires de Lille,* 1981.
WELL (L.) : La foi en actes, *C.O.E.,* 1982.
NT (M.) : L'enfermement, *Mercure de France,* 1982.
ON (G.) : Le Dieu commun, *Le Seuil,* 1982.
OUGE (G.) : Le singe de la montre, *Flammarion,* 1982.
ERROUSAS (E.M.) : Les Esseniens selon leur témoignage direct, *Desclée,* 1982.
PLATTENIER (C.) : Lecture de l'Evangile de Luc, *Desclée,* 1982.
RLIANGEAS (B.D.) : Culpabilité, péché, pardon, *Le Cerf,* 1982.
NISTERE DE LA JUSTICE : Guide des droits des victimes, *Gallimard,* 1982.
DIANO (P.) : De si braves garçons, *Gallimard,* 1982.
AUT (M.) : La matrice du mythe, *Aubier-Montaigne,* 1982.
IMMER (T.) : Freud, lecteur de la Bible, *PUF,* 1982.
UJOL (J.) : La Clairière de 1911 à 1981, *La Clairière,* 1982.
ULAT (E.) : Modernistica, horizons, physionomies, débats, *N.E.L.,* 1982.
tres, pasteurs et rabbins dans la Société contemporaine, *Le Cerf,* 1982.
LIET (J.) : Le vrai visage de Calvin, *Privat,* 1982.
AUSS (P.), MANCIAUX (M.) : L'enfant maltraité, *Fleurus,* 1982.
EVENOT (X.) : Vie sexuelle et vie chrétienne, *Mame,* 1982.
ZZI (M.) : Syndicalisme et nouveaux mouvements sociaux : régionalisme, féminisme, écologie, *Editions ouvrières,* 1982.
OADEC (H.) : Ouvrir la Bible : 4, l'Apocalypse, *Mame,* 1982.
OYAT (H.) : Ivan le Terrible, *Flammarion,* 1982.
RINE (H.) : Les ruses de la raison : pouvoir et pouvoirs, *Payot,* 1982.
AINE (A.M. de) : La mère intérieure, *Mercure de France,* 1982.
IMERMANN (D.) : La sélection non-verbale à l'école, *E.S.F.,* 1982.

CENTRE PROTESTANT D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION
8, Villa du Parc Montsouris — 75014 PARIS — Tél. 589.55.79
Janvier 1983

Premiers éléments d'une bibliographie sur Luther

(ouvrages et revues possédés par le C.P.E.D.)

LIVRES

— CHANTRAINE (G.). — Erasme et Luther : libre et serf arbit Etude historique et théologique. — Paris : Lethielleux, 1981.

— BERNER (G.). — La notion de liberté chez Luther. — Paris : brairie protestante, 1980.

— OLIVIER (Daniel). — La foi de Luther : la cause de l'évangile d l'église. — Paris : Beauchesne, 1978. — (le point théologique : 27).

— DALBIEZ (Roland). — L'angoisse de Luther. — Paris : Tequi, 1

— LIENHARD (Marc). — Luther, témoin de Jésus-Christ. — Par Le Cerf, 1973. — (cogitatio fidei).

— LORTZ (Joseph). — La réforme de Luther. — Paris : Le Cerf, 1 3 tomes. — (théologie sans frontières).

— SUSS (Theobald). — Luther. — Paris : PUF, 1969. — (philosoph

— CASALIS (Georges). — Luther et l'église confessante. — Paris : Seuil, 1962.

— GREINER (Albert). — Luther. — Genève : Labor et Fides, 195

REVUES

— Concilium. n° 118, octobre 1976 - n° sur Luther jadis et aujourd'

— Etudes théologiques et religieuses, n° 1-2, 1968 - n° spécial à l'o sion du 450e anniversaire des 95 thèses de Luther.

— Lumière et vie, n° 158, juillet-août 1982 - n° sur Martin Luth un chrétien à temps et à contretemps.

— Collection de la revue Positions Luthériennes.

— Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses, n° 3, 1968 n Luther.